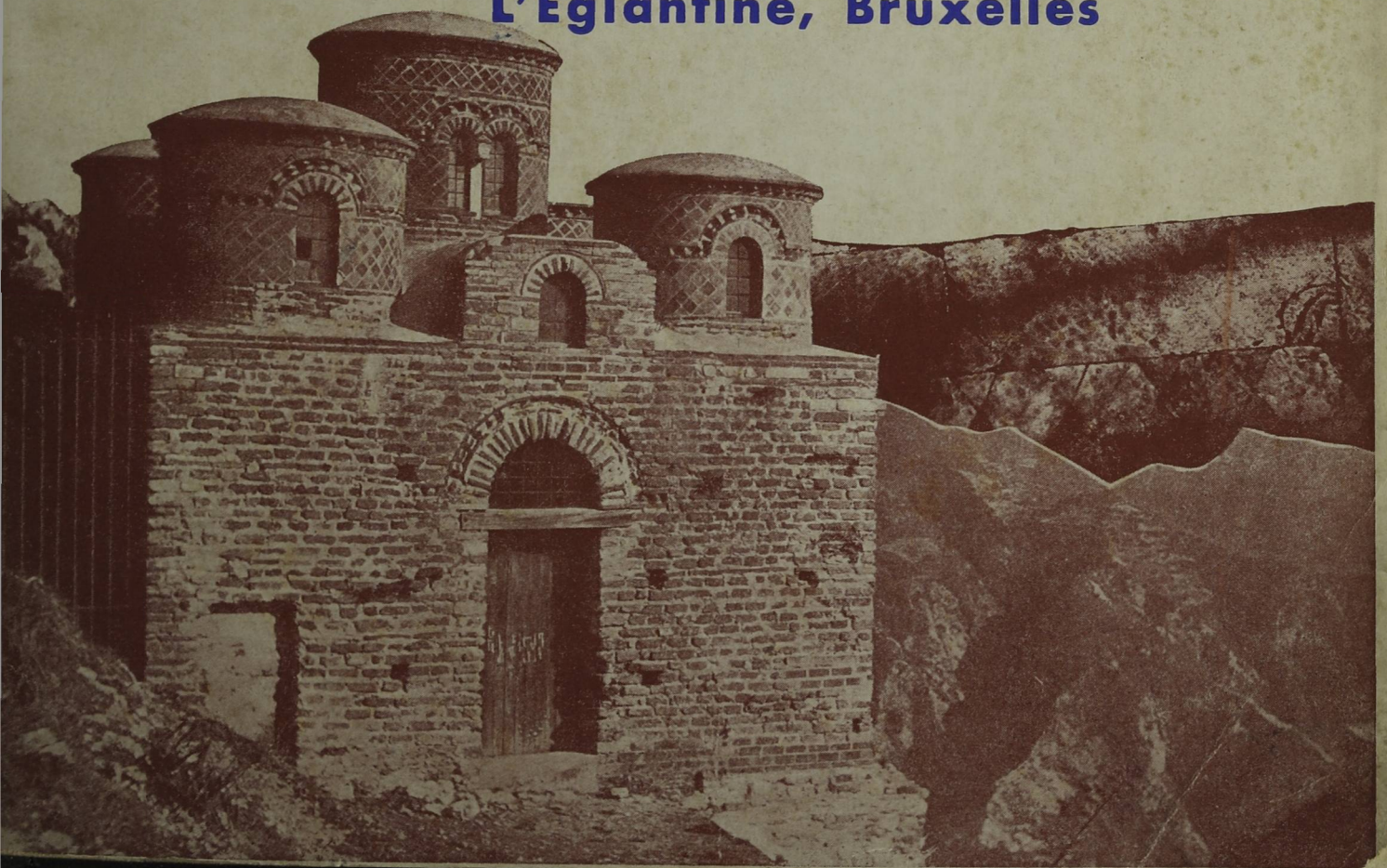


JULES DESTRÉE

**Un jour
je voyageais en
Calabre...**

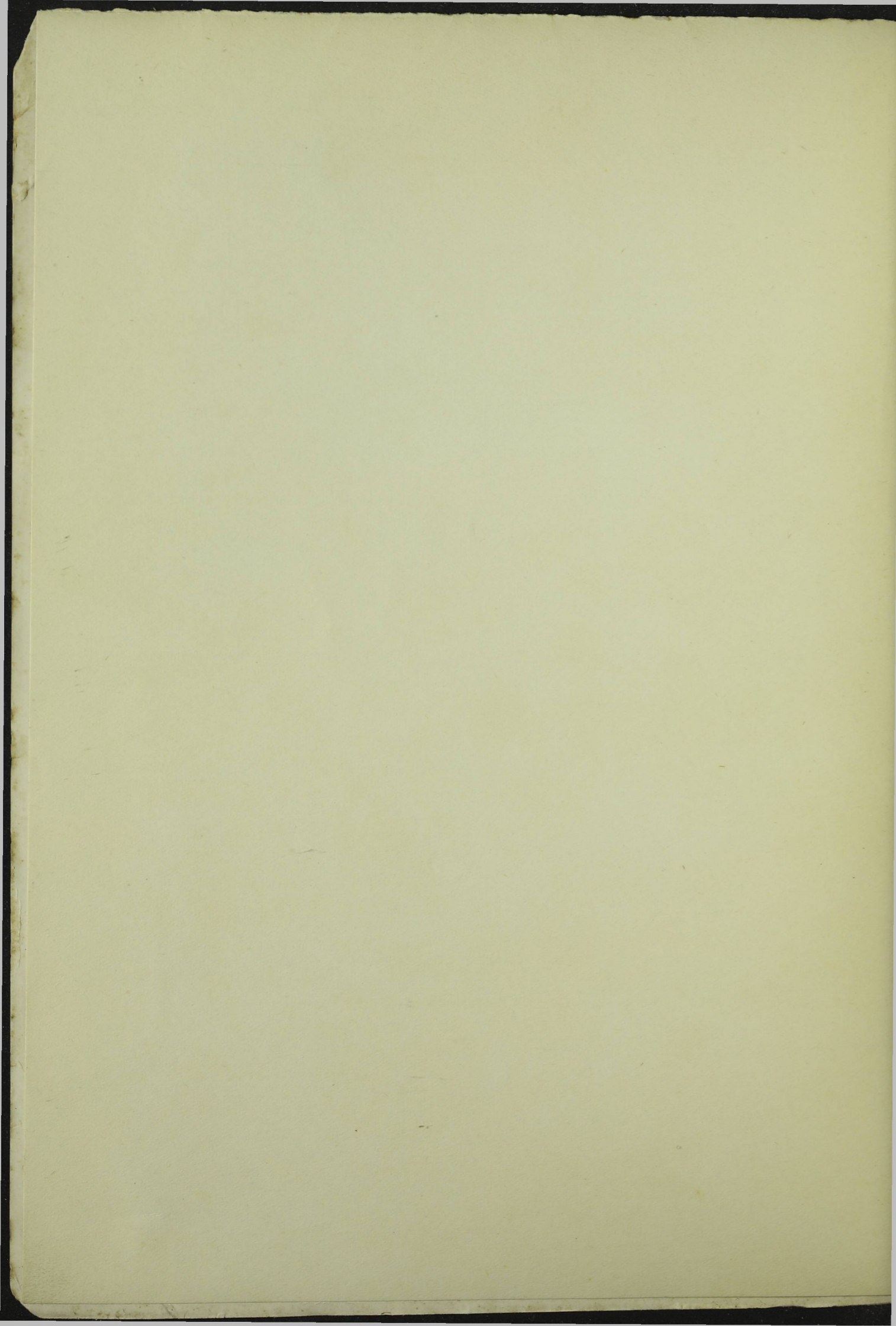
L'Eglantine, Bruxelles



Mus

21 713 -

22



**Un jour, je voyageais
en Calabre...**

Un jour, je voyageais
en Calabre...

Jules Destrée

**Un jour, je voyageais
en Calabre...**

1931
L'ÉGLANTINE
20, rue de Lengentier
BRUXELLES

Jules Destrée

Un jour, je voyageais

...en Calabre...

Il a été tiré de cet ouvrage
60 exemplaires sur papier de
Hollande, numérotés de 1 à 60.

1911

L'ÉCLAIR

21 rue de Valenciennes

BRUXELLES

A mes compagnons de voyage
et particulièrement à

U. ZANOTTI - BIANCO

à qui je dédiais, il y a quinze ans, des
impressions des Armées d'Italie dans
lesquelles il fit si noblement son devoir

je dédie,

en signe de constante amitié, ces notes
sur la Calabre qui lui est chère.

Mai 1930.

A. M. ...

...

U. ZANOTTI - BIANCO

...

...

...

...

...

...

...

Un jour, je voyageais en Calabre...

Un jour, je voyageais en Colombie.

Synthèse

L'auto, qui gravissait la côte à quarante à l'heure, dut ralentir, car la route était étroite et une charrette attelée de deux bœufs arrivait vers nous. C'étaient deux animaux magnifiques, au poil net et lisse, gris cendré, que le conducteur dirigeait en les piquant légèrement du bout d'une longue gaule. Leurs grandes cornes évasées, leur pas mesuré et lent, leurs gros yeux bruns indifférents leur donnaient une allure solennelle; ils allaient comme s'ils avaient des siècles devant eux. Dès qu'ils nous eurent croisés, l'auto bondit et reprit sa course folle.

La confrontation de ces deux moyens de transport me rappela le livre de Delaisi sur *Les deux Europe*, celle du Nord, industrielle, entraînée par le cheval-vapeur à une production excessive et rapide; celle du Sud, agricole, arriérée, mais devant fournir à l'autre, si on l'aidait, les consommateurs futurs. C'était, dans le fait, et non plus dans le livre, de même, l'Italie du Nord et l'Italie du Sud qui contrastaient ici; deux civilisations qui, dans cette brève rencontre, s'évoquaient en raccourci.

I. - Un beau pays trop peu connu

Les dangers de jadis

Un jour je voyageais en Calabre... Je ne veux point essayer un récit à la manière de Paul-Louis Courier (1). Mais sa célèbre nouvelle explique peut-être un peu pourquoi ce beau pays de Calabre est encore actuellement si peu connu. J'imagine que l'effroyable malentendu qui empoisonna d'angoisse sa nuit et qu'il sut raconter avec tant de plaisante bonne humeur n'était point fait pour attirer les touristes. A cette époque d'ailleurs, la région, à peine sortie des horreurs de la guerre civile, n'était point sûre. Pour y voyager, il était prudent de se faire accompagner d'une escorte armée. On racontait d'assez épouvantables histoires de voyageurs surpris et dévalisés, faits prisonniers dans les montagnes et remis en liberté seulement après le versement de rançons considérables, d'oreilles et de nez coupés quand la rançon tardait à venir. L'appréhension du brigand calabrais suffisait pour écarter les curieux les plus intrépides.

Il est fort possible que tout cela ait été assez exagéré et je trouve, dans l'alerte nouvelle de P.-L. Courier, un peu d'ironie à l'adresse des terrorisés. C'est dans un sentiment analogue que j'écris à mon tour ces quelques notes, en plaignant tous ces voyageurs d'Italie qui ne connaissent pas la Calabre.

(1) Paul-Louis Courier, officier dans l'armée française, a raconté, dans ses lettres d'un style vif et charmant, la campagne de 1808 en Calabre. Elle fut atroce, mais ses péripéties tragiques ne l'empêchèrent point de noter, en traits expressifs, la beauté du pays. La lecture de ces lettres est intéressante pour montrer la prodigieuse transformation de cette région depuis un peu plus d'un siècle.

Le tour classique des étrangers ne dépasse pas Naples, en général. Voir Naples et puis mourir ! Certains esprits entreprenants poussent jusqu'en Sicile, mais ceux-là mêmes traversent la Calabre en express et ne connaissent de Reggio que Villa San Giovanni, au moment de franchir le détroit.

Les dangers d'hier

Peut-être faut-il expliquer plus simplement pourquoi la Calabre est délaissée. Les brigands ont disparu, et la région est aussi sûre que n'importe quelle autre de l'Italie, mais les aubergistes sont restés dans l'état du moyen âge. Non pas qu'ils vous rançonnent ; au contraire, la vie n'y est pas très chère ; mais ce qu'ils peuvent mettre à votre disposition comme logis et nourriture est effarant pour l'Européen moyen.

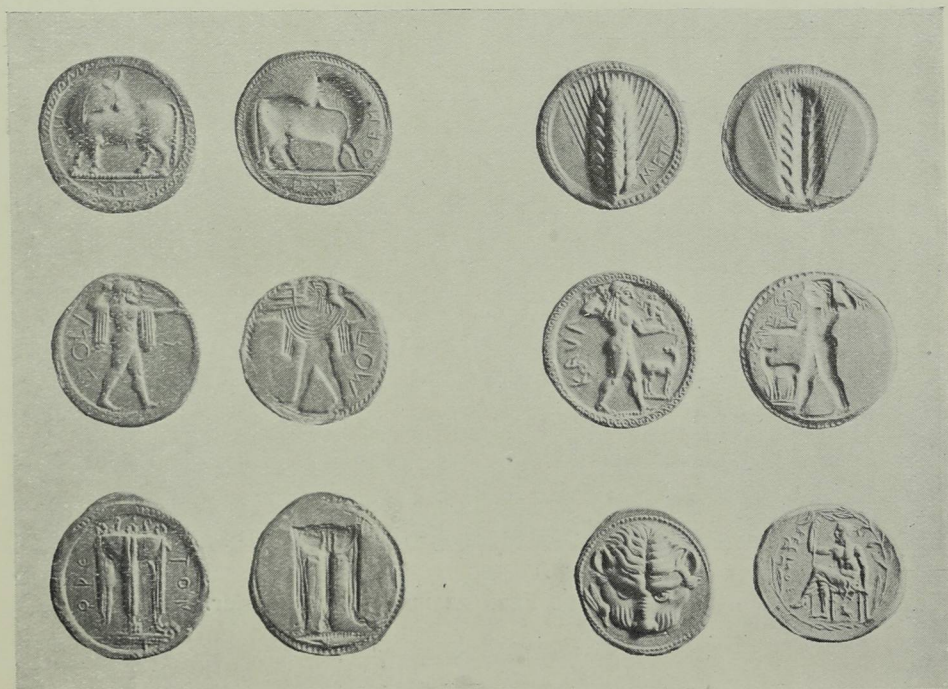
Ecoutez le martyr que subit Lenormant par amour pour la Grande Grèce, à Monteleone, il y a une cinquantaine d'années :

« Nous devons laisser notre voiture sur une place dans le bas de la ville. Conduits par quelques habitants qui ont eu l'amabilité de venir au-devant de nous, et suivis par des portefaix qui portent nos bagages, nous gravissons à pied des rues raides, obscures, au pavé glissant et plein de trous, par endroits en escaliers, et nous arrivons à l'*Albergo dell'indipendenza*, où des chambres nous ont été retenues. C'est, nous affirme-t-on, le meilleur hôtel de la ville, et il faut bien le croire, puisque c'est là que les officiers de la garnison ont établi leur mess. Mais alors que peuvent être les autres ?

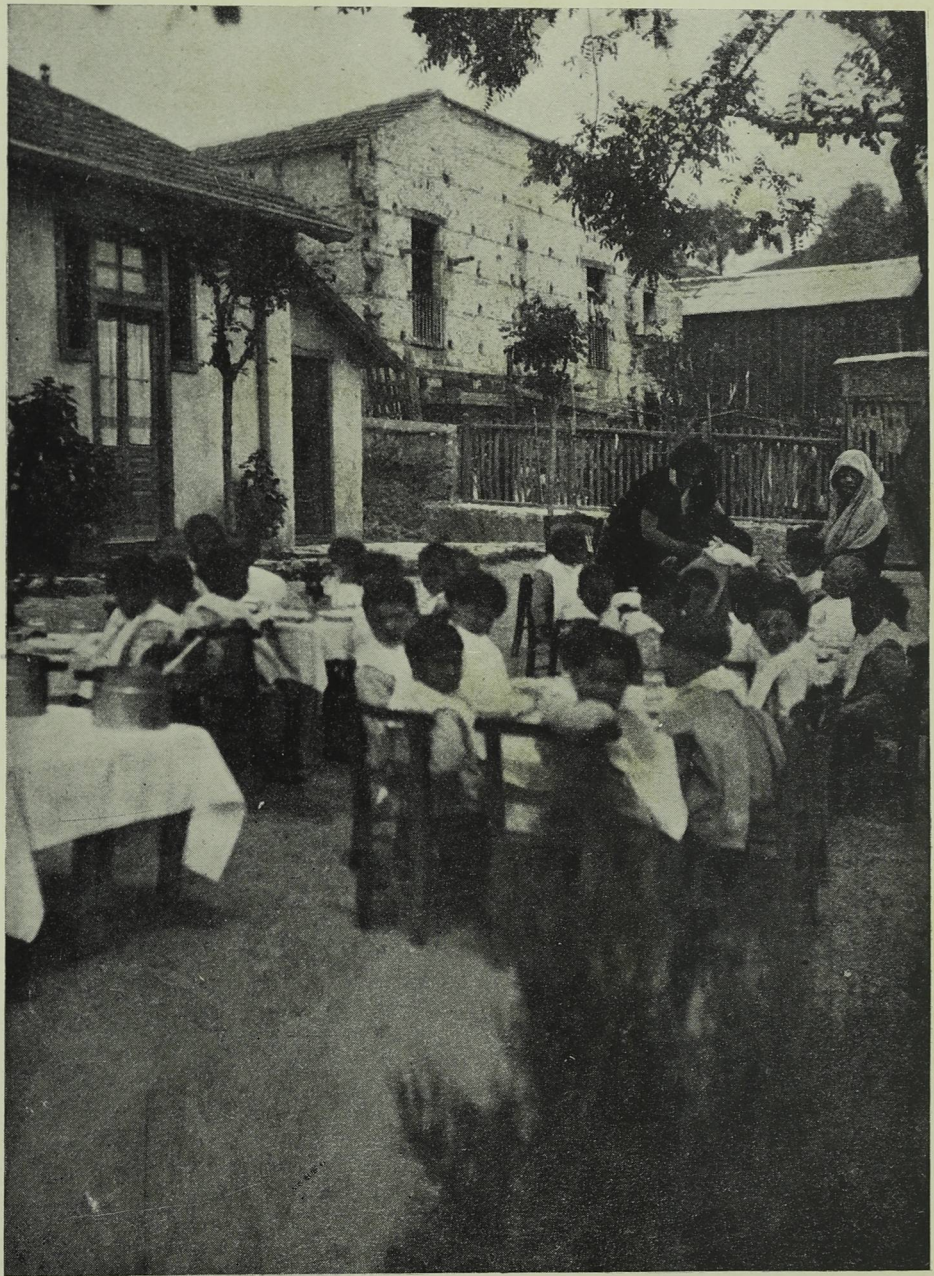
» La maison dans laquelle cette auberge est établie a dû être, il y a deux siècles, le palais de quelque famille noble. Elle a de la tournure architecturale. Mais dès qu'on entre dans la



SAN DEMETRIO CORONE. — Mosaïque à l'église Saint-Adrien.



Monnaies anciennes de Calabre.



ASILE D'ENFANTS DE FERRUZZANO. — Le déjeuner.

cour l'odorat est saisi d'une puanteur qui repousse. Le fumier des écuries, installées au rez-de-chaussée, barre le chemin aux arrivants, et des flaques de purin, échauffé par la brûlante température de la saison, répandent un parfum d'ammoniaque qui prend à la gorge. L'escalier monumental en pierre sert de latrines publiques à toute la population du quartier; à chaque marche il faut regarder soigneusement où l'on posera le pied.

» L'hôtel occupe le premier étage du palais. Les pièces sont immenses et d'une hauteur incroyable. Tout ceci a été bâti pour mener une vie princière; la salle à manger ferait une galerie des fêtes, telle qu'un millionnaire ou un ministre aimerait à en avoir une pour donner ses bals. Les chambres sont grandes comme des salons. A côté des affreux lits de fer dont chacune renferme au moins deux, quand ce n'est pas trois ou quatre, on y voit, par ci par là, quelques beaux meubles de marqueterie, tout délabrés, tout démantibulés, mais qu'un marchand de bric-à-brac saurait bien restaurer, épaves de la splendeur des propriétaires d'autrefois. Mais nulle part, le pavé n'a été balayé, les meubles essuyés et brossés depuis un temps immémorial. Les plafonds sont garnis d'innombrables toiles d'araignées. Pas une fenêtre ne joint, et il n'est pas non plus une où il ne manque au moins un carreau. Les murs sont gluants d'une vieille crasse qui répand une fade et indéfinissable odeur. Il faut batailler pour obtenir des draps blancs ou à peu près; on vous répond avec un air étonné de vos exigences à cet égard: « Mais, monsieur, ceux qui sont au lit sont encore bien propres: ils n'ont servi qu'à deux ou trois voyageurs. » Quant à faire brosser ses habits et à obtenir une nappe blanche sur la table où l'on va manger, ce sont des raffinements auxquels le touriste qui descend dans ces lieux fera bien d'avoir renoncé à l'avance.

» L'hôte et l'hôtesse méritent une description. Lui, est natif

du Pizzo. Il a l'air d'un vieux Turc crasseux, avec sa longue barbe blanche, le fez dont sa tête est constamment couverte et la longue pipe qui ne quitte pas ses dents, même quand il vous sert à table. Elle, est une plantureuse maritorne, sale, huileuse, débraillée, traînant des savates éculées qui font flac-flac à chaque pas. Mari et femme, en ménage uni, sont tous deux en même temps atteints d'une ophtalmie purulente qui leur fait porter un bandeau oblique au travers du visage. L'homme y a déjà perdu un œil; la femme est en train d'en faire autant. Et comme c'est elle qui fait la cuisine, pour ne pas quitter ses fourneaux en se soignant, de temps à autre elle bassine son œil malade au-dessus de ses casseroles. Pour comble d'horreur, elle m'avait pris en affection, et quand nous étions occupés à manger, elle venait derrière ma chaise demander si nous avions besoin de quelque chose, et elle me serrait dans ses bras en m'appelant « Anima mia ! » Il fallait avoir le cœur cuirassé d'un triple airain à l'endroit des impressions de dégoût d'un homme qui a beaucoup voyagé en Orient et dans le midi de l'Italie, pour empêcher son estomac de se soulever.

» Il est nécessaire, du reste, d'être prêt à surmonter toute répugnance pour manger dans cet établissement. Par une tradition à laquelle son caractère antique devait faire trouver grâce devant un archéologue, car on retrouve la même disposition dans beaucoup des maisons de Pompéi, c'est dans la cuisine que s'ouvre le plus intime réduit de la maison, une chambre sans fenêtres où douze grands vases de faïence, rangés symétriquement le long des murs, attendent les clients. Au plafond sont suspendus les fruits de garde que l'on servira l'hiver sur la table, coings, poires, sorbes, etc. Quant à la chère, elle est abominable. Un certain jour j'avais acheté pour quelques sous, à un paysan dans la rue, de magnifiques bartavelles; je les donne à préparer pour notre dîner. Un vrai gourmand

eût certainement étranglé sur place l'hôte et l'hôtesse s'il avait vu l'infâme ratatouille qu'ils étaient parvenus à faire avec ce gibier. L'eau qu'on nous donne à boire, conservée dans des récipients qui ne sont jamais nettoyés, a pris un goût repoussant. Pour la rendre un peu supportable et moins malsaine, nous demandons de la neige, c'est ce qui remplace la glace dans tout ce pays. Celle qu'on nous apporte est rousse à force de saleté.

» Je plains sincèrement les officiers qui sont contraints à prendre pension dans cette auberge pendant toute l'année. Ils s'en consolent en se faisant absolument les maîtres de la maison. Les simples civils ne peuvent obtenir à dîner que quand ils ont fini leur repas, et doivent se contenter de leurs restes.

» Tel est l'agréable gîte où l'amour de l'archéologie nous a donné le courage de passer trois jours entiers, tant nous trouvions d'intéressants sujets d'étude à Monteleone » (1).

Par la suite, vers 1910, M. André Maurel, qui nous fit connaître et aimer tant de petites villes d'Italie, voulut compléter sa collection par celles du Midi. Il alla jusque Cosenza, sans plus, et recula découragé :

« O vous qui m'avez suivi à travers toute l'Italie, et qui, avec moi encore, vous dirigez vers la Sicile, voici une route que je vous adjure de ne prendre jamais !

» Elle est magnifique, mais la ville qui est au bout ! Si l'on pouvait rouler toujours, et ne se coucher pas, manger non plus, ce serait un voyage merveilleux. C'est lorsqu'il faut s'arrêter que ça se gâte. On reproche beaucoup aux Français de rechercher excessivement leurs aises. Combien de fois, moi-même, ne me suis-je pas moqué de ces gens qui se décident à visiter telle ou telle ville par la seule raison que l'hôtel est bien tenu ?

(1) LENORMANT, *La Grande Grèce*, t. III, p. 163.

J'ai conscience pourtant d'avoir, dans les Pouilles entre autres, sacrifié le bien-être à la curiosité. Il y a une limite, cependant. Je l'atteins à Cosenza. Et je vois bien, maintenant, qu'une pudeur respectable se cachait derrière les conseils d'abstention, pour cause de néant artistique, de mes amis napolitains. Si l'on veut savoir, en effet, ce qu'est l'ordure, c'est en Calabre qu'il faut venir. Oui, je sais bien, nos pères en ont vu d'autres. Nos pères avaient Versailles qui empuantait d'ammoniaque. Mais Versailles a fait des progrès. La Calabre, non. Je le sens ! Et je ne suis pas mes pères ! Le voyageur du XX^e siècle a besoin d'un minimum qu'il ne peut rencontrer ici. J'ai fini ma journée sur une montagne, au milieu des chèvres qui me paraissaient embaumées : voilà ! » (1).

De nos jours, il n'en est plus aussi primitivement. Récemment, et surtout depuis la guerre, des hôtels acceptables ont été construits. J'en ai connu de bons à Reggio et à Cosenza. Il en est d'autres. Toutefois, ceux que tenterait le voyage feront bien de se renseigner préalablement, car si l'hospitalité calabraise est ouverte et loyale, il arrive souvent qu'elle exagère sa rusticité.

La nourriture est satisfaisante. J'ai trouvé partout du bon beurre importé du Nord, il est vrai, et du bon pain, des pâtes en bouillon, au jus de viande ou aux tomates, du poisson frit ou bouilli, du poulet rôti, de l'agneau ou du chevreau rôti, des fruits savoureux et notamment les raisins calabrais à demi cuits dans des feuilles de laurier, qui constituent une friandise délectable; on boira les vins du pays qui sont chauds et corsés; certains sont renommés comme un bleu de Guardavalle qui

(1) ANDRÉ MAUREL, *Petites villes d'Italie: Calabre et Sicile*. — Paris, Hachette, 1911, p. 2.

rappelle l'Aleatico de Rome ; les vins blancs y font la transition entre ceux des Castelli Romani et ceux de Sicile. Presque partout l'eau est excellente et dispense des eaux minérales.

Les dangers de toujours

Il n'y a plus de brigands. Avec quelques précautions, on peut trouver des auberges décentes. Mais un dernier danger perdure, plus effroyable que tous les autres ; et à celui-là, personne ne songe.

Depuis des siècles, à intervalles indéterminés et indéterminables, le sol tremble. Sous la poussée de forces souterraines mystérieuses, la terre s'agite, tressaille, flanque bas les constructions humaines, déracine les arbres et ondule comme si elle devenait liquide. Non loin de là, en Campanie et en Sicile, des volcans crachent du feu, de la lave et des cendres incandescentes, et la mer se joint à la commotion des choses avec la furie d'un géant en colère.

Le toit sous lequel nous dormons va peut-être s'effondrer sur nos têtes ; la voiture dans laquelle nous roulons va peut-être, dans une bourrasque sans nom et dans un fracas infernal, s'engloutir dans une crevasse soudainement béante en sa route ; nul n'y pense. Il n'y a point ici de « quakers ».

Et pourtant, à chaque pas, les catastrophes passées se rappellent à vos yeux. Ce sont les baraquements en planches où se sont réfugiés les survivants du tremblement de terre de 1908 ; ce sont les constructions nouvelles qu'on érige avec mille précautions, en ciment et béton armé ; ce sont les tuiles neuves, trop rouges, qui indiquent les bâtisses toutes récentes ; ce sont, en maints endroits, des maisons en ruines, sans toit et sans

fenêtres, avec des murs disloqués, branlants et troués, telles que j'en vis pendant la guerre en des villages bombardés.

Un frémissement nouveau de cette terre prodigue est peut-être dans le secret de demain. Nul n'y pense. Nul n'y veut penser. Toute une région voisine a été secouée en juillet 1930.

Et pourtant les récits des cataclysmes antérieurs sont à nous glacer d'horreur. Il est encore des gens pouvant vous parler du tremblement de terre de 1908 qui ravagea Messine et les environs. Et les historiens rapportent des détails atroces du tremblement de 1638 à Monteleone. Je ne sais rien qui dépasse en épouvante l'histoire de cette jeune fille ensevelie avec un bébé dans les bras, sous des décombres, délivrée après plusieurs jours : l'enfant était mort et en décomposition; elle resta toute sa vie hébétée et stupide et pleurait lorsqu'elle voyait un enfant; sa raison avait sombré dans la tragique aventure...

L'automobile

Ceci sauvera cela

Puisqu'il n'est plus de brigands, puisqu'il y a des hôtels confortables, puisque la crainte du tremblement de terre n'effraie pas plus qu'à Pompéi ou au Japon les mortels insouciant, il n'y a pas de raison pour que le beau pays de Calabre ne devienne un pays touristique. Je compte surtout sur l'auto pour opérer cette transformation. Certes, il est déjà quelques chemins de fer, complétés par un système de transports en commun par autobus, mais l'auto seule permet l'exploration rapide et confortable. Et le réseau routier est très remarquable, non pas en nombre (il se complète tous les jours), mais en qualité.

Si l'on veut bien songer que, dans cette région de constantes montagnes, la route exige des coupes dans les rochers, de véritables fortifications sur les côtés, tant vers le haut que vers le bas, et des ponts innombrables sur l'écoulement des eaux souvent torrentielles, on comprendra qu'un kilomètre de pareille route peut coûter plus cher qu'un kilomètre de chemin de fer en plaine. Elles exigent une surveillance permanente et un entretien continu. Elles montent, elles descendent en lacets vertigineux; leurs virages en S, en épingle à cheveux, en tire-bouchon, exigent une attention de tous les instants, et c'est merveille de voir combien les chauffeurs calabrais qui y sont habitués en triomphent avec une habile hardiesse.

Ce que l'étranger peut reprocher à ces routes si bien construites, c'est l'insuffisance de leur signalisation. Des écriteaux indiquent parfois le nom d'un torrent, mais ils sont bien rares aux bifurcations et, comme il y a peu de passants à qui demander la direction de la ville où l'on veut aller, il est prudent d'avoir un chauffeur calabrais connaissant bien les itinéraires. Et c'est merveille aussi de voir la courtoisie avec laquelle les usagers de la route font place à l'auto, soit en se rangeant dès le premier cri du clacson — on dirait même que les bêtes de trait le font spontanément —, soit par l'extinction des phares pendant l'obscurité du soir.

II. - Décors

Il - Decor

Les points de vue

La Calabre est une région essentiellement montagneuse : la plaine y est une exception. C'est dire que, de ses sommets haut perchés, on y a aisément de ces points de vue — *bella vista* — que les guides marquent d'un astérisque. Mais ils sont tellement nombreux qu'il serait oiseux de les mentionner tous; il faut se borner à en indiquer quelques-uns : vues de terre ou vues de mer. Tous dépendent d'ailleurs de la saison et de l'heure; les couchants sont admirables. La mer violette, les monts noirs sur le ciel d'incendie. Et les nuits sont plus belles encore que les crépuscules. On se sent dans une immensité bleue, lumineuse, infinie. Les contours des choses s'effacent dans l'obscurité; la Sicile n'est plus qu'une masse sombre formidable au bas de laquelle les lumières de Messine sont comme une poussière de diamants sur du velours noir. Mais à quoi bon essayer de les décrire !

Par un beau soleil flambant neuf, nous allons de Reggio au promontoire Sant' Elia. On passe par Scylla, redouté des navigateurs (Charybde et Scylla) avec son ancien château fort, pittoresque, des princes Ruffo, utilisé aujourd'hui pour la signalisation maritime, et l'on voit sur la mer des barques avec un homme juché au haut du mât. Ce sont des pêcheurs d'espadon (*pescespada*). Ce qui est curieux dans cette pêche, c'est que le pêcheur ne lance son harpon qu'en suite des indications d'un complice installé, lui, à un flanc de coteau et qui,

paraît-il, voit mieux que ceux de la barque, dans la transparence de l'eau, l'évolution du poisson. Des signes conventionnels, à l'aide d'un petit drapeau, marquent ainsi le but. Quant à la prise de cette étrange chasse, elle constitue un mets savoureux.

Sant' Elia est un cap qui s'avance dans la mer à six cents mètres de haut, presque à pic. Une chapelle, où l'on dit encore la messe, est au sommet. Est-ce au prophète Elie, ou à un saint catholique ou encore à Hélios que l'endroit est consacré, on ne sait pas bien. Les érudits parlent d'un saint Elia lo Speleote qui vécut là dans une grotte. Les quelques murs n'ont d'autre ornement qu'une énorme cloche, épave probablement d'un clocher écroulé lors d'une secousse du sol, et trois croix nues se découpent sur l'azur. Dans un de ces rochers, il y a un trou, comme l'empreinte d'un pied. Signe, assure-t-on, de la dernière résistance du diable qui vint pour tenter saint Elia et fut par lui précipité, d'ici, dans la mer. Il paraît que le saint a fait et fait encore des miracles; en tous cas, le miracle évident de l'endroit est le prestigieux paysage qui, là, s'offre aux yeux. Sur terre, d'un côté, le château de Scylla et Bagnara et sa plage de galets; de l'autre, la petite ville de Palmi, dont les tuiles neuves révèlent la reconstruction récente; puis, vers la hauteur, les verdure sur les montagnes de l'intérieur.

Symphonie en vert. Le vert tendre des blés, le vert presque jaune des chênes, le vert presque gris des oliviers, le vert presque noir des sapins, tous clairs, frais, ingénus, s'éveillent pour une vie nouvelle, coupés çà et là par des rochers ou des champs de trèfle incarnat. « Le temps a laissé son manteau de vent, de froidure et de pluie, et s'est vêtu de broderies, de soleil luisant clair et beau. »

Mais le spectacle grandiose est celui de la mer, de la mer bleue et lointaine rejoignant à l'horizon la ligne du ciel bleu,

au point qu'on peut à peine distinguer leur limite, sauf que la mer de temps en temps tressaille sous la lumière; et dans cette étendue illimitée, le cône du Stromboli, les îles Lipari, dont le nom est devenu sinistre en Italie, Messine et son détroit, les montagnes de Sicile, et la plus belle de toutes, l'Etna imposant, strié de blanc et de noir.

Nous déjeunons sur l'herbe. L'air est chaud et le décor splendide. Près de nous, dans les rochers et sur l'herbe rose, un troupeau de chèvres. Quelles jolies bêtes ! Pas trop sauvages, elles nous regardent avec leur air secret et méphistophélique; elles sautent de roc en roc avec une souplesse élégante; et qui ne les a pas vues sur le socle d'un rocher, profilées sur l'azur, ne sait pas combien cet animal peut être beau !

Il est peu de sommets de la Calabre d'où l'on ne découvre au loin un morceau de mer, un azur pailleté sans fin; et l'eau anime et élargit ces paysages; voir une mer est toujours impressionnant, en voir deux à la fois est plus étonnant encore. On a cette surprise, notamment à Tiriolo, d'où l'on peut apercevoir à la fois la mer Tyrrhénienne et la mer Ionienne.

Les panoramas terrestres sont peut-être aussi surprenants. Ceux de la Sila sont extraordinaires. Il est certains endroits dont l'horizon a plus de soixante kilomètres de diamètre. Et le regard se perd dans ces montagnes et ces forêts sans nombre. Les rares villages se voient à peine, tant la couleur grise de leurs toits patinés, escaladant un flanc de montagne, a pris le ton des rochers.

La Sila est une sorte de massif central fait de gneiss et de granit qui semble avoir mieux résisté aux mouvements du sol que les terrains d'alentour; elle est peu habitée pourtant, car il y fait assez froid. Les chemins de fer italiens lui font, depuis quelque temps, de la réclame comme séjour indiqué contre les rigueurs de l'été romain et contre l'agitation des

viles. Jadis, elle était toute couverte de forêts où les Grecs vinrent chercher les bois de leurs navires; aujourd'hui, elle renferme encore des parties boisées, mais surtout des pâturages où l'on ne voit que peu de bétail. Nous l'avons traversée dans les deux sens. Partant de la côte ensoleillée et de sa végétation tropicale, nous avons suivi une route bordée de chênes et de genêts en fleurs, taches jaunes ardentes sur un fond vert sombre. Plus haut, des prés. Plus haut encore, des mélèzes presque noirs. Et puis de la neige dans les fossés et sur les cimes. Un vent glacial, accompagné d'un crachin aux gouttes comme des aiguilles, faillit emporter l'auto. L'un de nous cueillit des narcisses dans l'herbe — des narcisses plus vigoureux que ceux qui font l'enchantement des hauteurs de Montreux. Des nuages, effilochés par le vent, couraient vers les sommets avec une rapidité folle. Puis le soleil revint, traversant les nuages obscurs, faisant dans la brume des trouées verticales, éclairant les abîmes verts. La tempête même était une beauté.

Autre féerie végétale que cette route qui de Reggio montait à Santo Stefano d'Aspromonte à travers des bois d'orangers, d'oliviers et de châtaigniers. L'olivier est un arbre sympathique entre tous. Très souvent, on dirait qu'on a contrarié sa naissance, qu'il a eu des malheurs dans sa jeunesse; son tronc est contorsionné et parfois percé de trous; son feuillage est à peine vert, presque gris; et néanmoins point n'est besoin d'évoquer des souvenirs d'Orient pour lui rappeler sa majesté et son élégance. Sous les oliviers, d'épaisses fougères, d'un vert neuf, semblaient multiplier un empressement à célébrer le printemps.

Les haies sont d'ici d'agaves et de cactus, comme en Sicile. L'agave m'intimide et le cactus m'émeut. Le premier ressemble à un nid d'épées en zinc, aux pointes acérées et con-

stitue un obstacle sérieux; le second est un défi dans le monde végétal. Au lieu de croître verticalement, ses raquettes se superposent dans le désordre le plus imprévu, et lorsque la plante a atteint la taille de deux ou trois mètres, ses silhouettes évoquent par leurs convulsions une humanité souffrante et tordue dans le désespoir; elles font des gestes de la plus poignante détresse. Parmi les plantes, il n'en est point de plus pathétiques.

Bien que cette végétation méridionale m'enchanter, elle ne m'empêche pas de voir les fleurs. Ces jours de mai les ont toutes éveillées à l'appel du printemps. Comment pourrait-on d'ailleurs les oublier? Aux environs de Reggio, les orangers et les citronniers sont en fleurs; et qui passe est étourdi par les effluves odoriférants. Puis, il est des roses et des géraniums énormes dans les jardins, et des coquelicots dans les champs; on foule en marchant du thym, de la lavande, de la citronnelle, de la menthe; on s'arrête devant des églantines, des liserons, des marguerites, des mimosas, des œillets, des acacias, fleurs de mon pays, mais plus nombreuses, plus grandes, plus parfumées; de petites pensées couleur de saphir et des violettes, sans compter toutes les autres fleurs, spéciales à la Calabre, dont j'ignore le nom. Quelle fête de couleurs et de parfums! Un village près de Crotonne s'appelait, au temps des Grecs, Jonadi, ce qui veut dire, paraît-il: lieu des violettes; les paysans d'aujourd'hui voient, dans cette abondance florale, une bénédiction d'un saint dont j'ai oublié le nom.

Les gens

Naturellement, si je regarde les arbres et les fleurs, je regarde aussi la population que je rencontre sur les chemins et dans les villes.

Pour les hommes, mes impressions sont assez contradictoires : aux champs et sur les routes, je les vois travaillant avec vaillance; dans les rues des cités, ils me paraissent flâner outre mesure.

Par contre, les femmes se livrent partout à de multiples travaux et portent des fardeaux lourds. Elles les portent sur la tête, avec une étonnante aisance, et cet usage qui fait cambrer les reins, saillir la poitrine et tenir la taille très droite, leur donne souvent allure de statues. J'en ai vu chargées ainsi de gros fagots de bois mort, de tonneaux longs remplis d'eau ou de pots de terre cuite qu'elles soutenaient parfois des deux bras levés en un geste courbe rappelant les amphores.

Les hommes aux champs travaillaient en bras de chemise, sur un rang de cinq ou six, fouillant la terre méthodiquement avec la houe. Le laboureur est plutôt rare. En revenant du labeur, ils portaient leur veste sur une épaule et l'on apercevait de loin la tache blanche de la chemise. Pas de costume bien spécial; le paysan calabrais ressemble à tous les autres. Je n'ai point rencontré un seul de ces chapeaux coniques qui indiquent le Calabrais dans tous les opéras comiques.

Par contre, le fusil continue à être l'accessoire obligé : mais il est vrai que c'était l'époque de la chasse, de la chasse au petit gibier; car celle au sanglier et au loup (notamment dans la Sila) ne se fait pas au printemps.

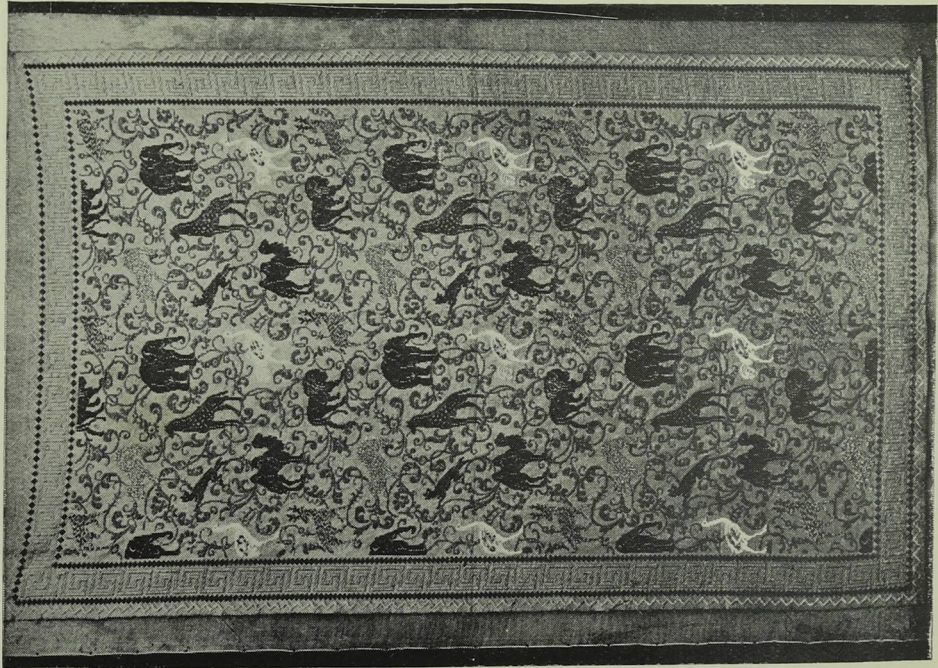
Il ne serait pas raisonnable de formuler une appréciation sur une population rapidement entrevue, je note seulement que je n'ai rencontré nulle part de ces regards haineux, hostiles ou moqueurs qui accueillent souvent l'étranger, et qu'à part quelques hommes mal rasés et au teint recuit qui avaient un aspect assez rébarbatif je n'ai trouvé que sourires de bienvenue, déférence et courtoisie. Aussi je crois juste ce que pensait Lenormant de ces gens au milieu desquels il vécut assez



ROSSANO. — Eglise San Marco.



SAN GIOVANNI IN FIORE. — Femmes à la Fontaine.



Couverture brodée. — Art populaire de la Calabre.

longtemps vers 1880, dans des conditions qui prêtaient pourtant à la mauvaise humeur :

« De ces excursions, les touristes rapporteront une haute estime et une profonde sympathie pour le caractère des Calabrais. Malgré la mauvaise renommée que lui ont faite ses brigands, c'est une bonne et honnête population. Elle repose de la basse dépravation du Napolitain proprement dit. Encore un peu sauvage, elle a quelque chose de farouche et de violent; les mœurs y sont dures, mais simples et droites. Cette population a pu fournir des brigands, et je ne voudrais pas répondre qu'on ne doive encore en voir reparaître; car la séduction de la vie du « roi des montagnes » est grande et il faut longtemps pour en faire oublier les attraits. Mais du moins on n'y rencontre pas de ruffians, ni d'escrocs. Le mendiant obséquieux et vil, le voleur dont il faut toujours se défier, le fourbe derrière chaque parole duquel on sent la volonté de tromper et d'exploiter l'étranger, le proxénète qui vient vous offrir sa fille ou sa sœur, tout cela est inconnu en Calabre. Les caractères y sont fiers et loyaux; nulle bassesse dans l'attitude, dans le langage ferme et droit, qu'accompagne bien un regard un peu sombre, mais sans rien de louche ni de dissimulé. Au lieu de la loquacité bruyante, de l'exubérance de gestes, des démonstrations exagérées du Napolitain, le Calabrais est plutôt taciturne, et a dans ses façons une gravité continue et une dignité d'attitude qui rappellent les Orientaux. C'est un travailleur énergique, et appelé sous les drapeaux, il fait un excellent soldat. Ajoutez à cela des vertus d'hospitalité dignes des âges patriarcaux, et vous complétez un portrait que l'on croira peut-être flatté, mais qui n'est que vrai. Le Calabrais ne se met pas en route sans avoir son fusil sur l'épaule; c'est une vieille habitude et l'indice d'un état social très imparfait, dont la civilisation n'est pas encore venue à bout. Sur plus d'un point de la ligne du che-

min de fer, les employés des stations isolées font leur service le revolver à la ceinture; mais c'est plutôt en vue des querelles possibles dans une population toujours armée qu'en prévision d'une attaque de brigands. Et tous les étrangers qui ont habité le pays proclament que l'on peut, en toute circonstance, avoir une foi entière dans la parole des habitants.

» A un certain stade de la civilisation, en dehors duquel les paysans des Calabres commencent à peine à faire les premiers pas, ce n'est pas une mauvaise note pour une population que d'être capable de l'énergie que réclame la vie de brigand. J'y verrais plutôt un indice de ressources morales; car la révolte ouverte contre la loi sociale vaut mieux que la ruse tortueuse, qui cherche à l'enfreindre sans danger. Et en disant ceci, je prie le lecteur de croire que je ne cherche pas le paradoxe et que certaines affectations qui étaient jadis de mode dans l'école romantique sont bien loin de ma pensée. Je parle avec l'expérience de quelqu'un qui a beaucoup voyagé dans les pays où le brigandage est endémique, et qui, ayant eu affaire plus d'une fois, dans le bassin oriental de la Méditerranée, avec les fripons et avec les brigands, a été à même de comparer les uns et les autres.

» Malgré leur apparence rébarbative, leurs mines de brigands de Salvator Rosa, les Calabrais qui faisaient le transbordement du chemin de fer au torrent de Lipuda étaient d'honnêtes et paisibles paysans, les plus braves gens du monde. En remontant en chemin de fer, je voulus donner la pièce à celui qui avait porté ma malle. « Non, Monsieur, me répondit-il, la Compagnie me paie et je ne dois point recevoir d'argent des voyageurs. » Allez voir si jamais vous recevrez pareille réponse d'un Napolitain ! Ailleurs, en Italie, je ne l'ai eue que des anciens soldats, tous tirés des provinces du Nord, dont M. Fiorelli a composé l'excellent personnel de ses gardiens des fouilles.

Ceux-là aussi savent refuser le pourboire. « Pas d'argent, la consigne le défend, mais si vous voulez me faire un cadeau, ayez l'amabilité de me donner un cigare », me répondait un de ces gardiens qui m'avait accompagné toute une journée dans Pompéi avec un tact de discrétion parfaite...

« Un des traits caractéristiques, et sans contredit le plus aimable, du peuple calabrais est son esprit d'hospitalité. Ce n'est pas une hospitalité écossaise que l'on devrait dire, sur la foi des opéras comiques, mais une hospitalité calabraise. Elle dépasse tout ce que j'ai vu ailleurs, même en Orient, et Catanzaro est un des lieux où elle fleurit le plus complètement. Non seulement le voyageur y trouve l'accueil le plus gracieux et le plus empressé de la part de tous les membres de la société catanzaraise auxquels il est recommandé, avec qui il entre en relations; non seulement chacun s'empresse de lui rendre toutes choses plus faciles, le séjour de la ville plus agréable et se met en quatre pour le servir. Mais cette bienveillance active à l'égard des étrangers, cette *philoxenia*, comme disaient les Grecs, finit par se traduire en actes tellement en dehors de nos habitudes qu'ils ne laissent pas d'embarrasser singulièrement. Vous êtes au café; au moment où vous appelez le garçon pour régler, un monsieur que vous n'avez jamais vu, à qui vous n'avez pas adressé la parole et qui s'est tenu discrètement à une autre table, se contentant de vous observer, s'approche chapeau bas avec la plus grande politesse et vous demande la faveur d'être admis à payer vos consommations, car c'est ainsi que l'on doit en user avec les étrangers de distinction qui honorent le pays de leur présence. La formule espagnole de politesse qui consiste à vous dire, si vous admirez quelque objet: « Il est à vous », cette formule se traduit ici en réalité, et il faut peser soigneusement ses paroles admiratives, car on vous obligerait bel et bien à emporter l'objet que vous avez vanté, sous

peine de blesser cruellement celui qui s'empresse de vous l'offrir et que vous priverez peut-être ainsi d'une chose à laquelle il tenait. Désireux de rendre à l'un des plus honorables habitants de la ville les politesses et les prévenances dont il nous avait comblés pendant notre séjour, nous l'invitons à venir dîner avec nous au restaurant. Je commande le meilleur repas que la maison puisse fournir, vins fins, plats recherchés; il faut que le dîner soit digne de la façon dont on nous a traités. Nous en faisons les honneurs à notre hôte, qui accepte sans mot dire le rôle d'invité. Nous faisons même, à la mode du pays, des politesses à d'autres personnes qui dînent à d'autres tables dans la salle de la *trattoria*, en leur envoyant des plats doux et des vins. Mais quand après le repas j'appelle le *cameriere* dans un coin pour lui demander l'addition, quelle n'est pas ma stupéfaction à l'entendre me répondre : « Tout est payé par M. X. » Il avait trouvé moyen de dire, en entrant, un mot au maître du restaurant, sans que nous nous en fussions aperçus, et tandis que nous nous imaginions lui offrir à dîner, c'était lui qui nous régalaient. Je ne crois pas que le raffinement de la courtoisie castillane ait jamais pu surpasser ce trait de la politesse hospitalière de la Calabre. »

Notons enfin que la Calabre n'est pas un pays qui chante. A part la marche funèbre de Tiriolo, je n'y ai entendu ni chansons ni musique, sauf un soir au restaurant, à Cosenza, l'inévitable violoniste aveugle et son compagnon le guitariste, qui exécutaient des airs vaguement napolitains.

On m'avait parlé des flûtes des bergers, d'airs mélancoliques imprégnés de poésie pastorale, mais les bergers ne chantent que dans la solitude et se taisent quand passe l'automobile.

Les costumes

On sait combien les costumes locaux ajoutent d'agrément à un voyage. On sait aussi combien ces façons de se vêtir, créées par la diversité des circonstances et les complications sans bornes de la coquetterie, selon des lois ignorées, tendent à disparaître sous l'irrésistible influence de la civilisation qui nivelle et uniformise toutes nos manières de vivre.

Quand nous songeons au costume italien, notre imagination ne trouve que des souvenirs de théâtre ou de tableaux de l'époque romantique. Il est à peine besoin de dire que cette conception ne correspond plus à aucune réalité. La grande majorité des Italiens et des Italiennes s'habillent comme en France, en Espagne, en Allemagne.

Le pittoresque local ne se rencontre plus que dans des campagnes éloignées des grands centres, et nous avons espéré le rencontrer en Calabre.

Nous n'avons pas été déçus; mais là encore, il est presque l'exceptionnel et ne se voit guère que les jours de fête ou de pèlerinages ou de marché.

Le costume masculin ne présente rien de bien particulier et n'indique pas, en général, une condition misérable. Seuls quelques vieux bergers se drapent dans d'amples pèlerines, devenues vertes ou jaunâtres à force de vétusté. La plupart des paysans n'ont ni col ni gilet.

Dans la région de Reggio, une bonne moitié des femmes sont

tout en noir, comme celles de Corse. L'autre moitié s'habille de couleurs claires et voyantes, le mouchoir orange ou rose noué derrière la tête. Elles font ainsi, sur la route blanche et dans le soleil, de jolies taches de couleur, mais leur accoutrement n'est pas très différent de celui des paysannes de tous les peuples.

A Cosenza, où André Maurel avait vu une si éclatante fête bariolée, il n'y a plus rien. Il est vrai que nous y passons en semaine, mais on m'assure que les jours de marché, c'est encore une étourdissante fête de couleurs.

« Si vous aimez les choses brillantes, les soies, les velours et les ors, venez à Cosenza, un matin de marché. Sur le dos des femmes, vous verrez les plus éblouissants *boléros* que vous puissiez rêver, de velours rubis ou turquoise, tout soutachés d'ocre. De la taille, ensuite, s'évase démesurément et tombe court une jupe d'un damas mauve ou pourpre, à larges fleurs brochées, les plus belles soies que Lyon fabriquait, il y a un siècle, pour le lit et les fenêtres des palais royaux, des robes que des couturières ne vous ajusteraient pas pour moins de mille francs. Et, là-dessous, des jambes serrées dans des guêtres de laine roulée, comme des leggings, au-dessus des pieds nus. Sur la tête ? Oh ! c'est bien simple : liés l'un à l'autre, les sabots, importuns aux orteils, ont été posés en guise de chapeau. Las de glisser dans la fange, j'aurais voulu, moi, enfiler mes bottines dans ces sabots. La paysanne de Cosenza préfère piétiner le fumier. Elle est superbe ; son teint de bronze dans ces damas tendres et ces velours sombres, le fichu jaune nouant les cheveux et retombant sur la nuque, la chair des pieds sortant des guêtres sous les falbalas, elle balance ses paniers et secoue ses verroteries sur la chemisette blanche arrondie autour du cou dégagé. Et elle va, indifférente au ruisseau, aux immondices qu'elle foule, indifférente à ses atours autant qu'à

elle-même, traînant sa robe séculaire au-dessus de la boue la plus suspecte, mélange prodigieux de beauté et d'ordure, de coquetterie et d'innocence, tous les contrastes de la plus stricte nature auprès du plus somptueux raffinement. La rue, en lit de torrent, de Cosenza, les Calabraises la descendent, droites dans leur taille effilée par tant de paniers et de casaques rondes, arc-boutées solidement sur leurs plantes souillées, leurs fermes jambes d'un dessin musclé dans la laine qui les serre, bien cambrées, les seins en avant, la tête haute, les bras élancés, froufroutant et déhanchées. »

A Catanzaro, presque rien. Sur des corsages noirs, je vois des nœuds de rubans, rouges ou roses, au sommet des manches comme des épaulettes. Ce n'est pas dans ces trois villes principales, touchées par l'uniformité moderne, que nous trouverons de quoi réjouir nos yeux.

Il faut aller plus loin dans l'intérieur. Non loin de Cosenza existent des villages albanais dont les mœurs, la langue, le vêtement sont particuliers. Nous allons, notamment, à Cerzeto. Désillusion d'abord. Rien de pittoresque à première vue. Mais un notable de l'endroit veut bien prier sa fille — une belle fille — de revêtir sa robe de fête. Elle est fort spéciale. Le corsage, décolleté en carré, est de satin vert vif orné de broderies d'or. Il laisse voir une chemisette blanche de linge fin. Ce corsage est court, plus qu'un boléro, et soutient une poitrine abondante et ronde. La jupe est d'un violet cru et aussi brodée d'or. Derrière, le petit boléro ne vient que jusqu'à la moitié du dos et, dessous, se voit une sorte de bretelle retenant la jupe. Grande, forte, le teint mat sous ses épais cheveux noirs, ceux-ci divisés par une raie médiane et retombant en coques sur les oreilles, l'Albanaise est étrange et paraît préparée pour une entrée en scène. Mais, très éclatant, pareil costume est de cérémonie et appartient déjà au folklore.

Le notable complète notre surprise en faisant sortir d'une armoire une jupe d'ancêtre. Cette jupe a au moins trois mètres de large, se serrait autour de la taille en nombreux plis; elle est d'une rare splendeur, de soie vieux-rose garnie d'épaisses broderies d'argent. C'est somptueux et invraisemblable; aux jours de fêtes, on en fait un devant d'autel.

Autre vision, moins superbe, mais bien savoureuse: les femmes de San Giovanni in Fiore. Elles ont toutes, celles-là, un fichu blanc sur leur robe noire et, sur la tête, un linge blanc plié en carré, retombant en voile sur les épaules; ce mélange de blanc et de noir donne une impression agréable de propreté et de fête.

J'ai encore, dans mes souvenirs, un délicieux tableau. C'était à Santa Caterina. Nous allions y arriver assez tard dans la nuit quand, tout à coup, s'agitèrent devant nous les feux rougeâtres de lanternes balancées et, dans les phares de l'auto, apparut un attroupement qui faisait des signes d'arrêt. Heureuse précaution, car sur cinq ou six mètres, la route tout entière s'était écroulée. Il ne restait plus que le petit fossé pour les eaux: véritable corniche sur l'abîme, suffisante pour les piétons, mais non pour la voiture. Les femmes et les enfants, qui nous attendaient dans la nuit, se chargèrent des valises et des couvertures et, par des sentiers de chèvres, à la lueur des lanternes mouvantes, nous atteignîmes la colonie d'enfants où la plus prévenante hospitalité nous attendait.

Quel qu'ait été le charme imprévu de cette arrivée nocturne, ce fut le lendemain matin que je vis le joli spectacle dont un peintre eût été heureux de faire un tableau. Nous étions redescendus par le même sentier, escortés de tous nos porteurs, et pendant que l'on rangeait les bagages sur les voitures, je regardais quatre paysannes qui s'étaient arrêtées, curieuses, près de la fontaine; derrière elles, s'élevait la colline avec un bel olivier

et des cactus difformes, et tout au-dessus, le ciel bleu, de ce bleu lavé des matins.

Leur costume n'avait d'original que sa couleur. Deux portaient le voile noir; les autres, le voile blanc. Les corsages étaient, pour l'une, orange; pour une autre, noir, et les jupes roses, d'un rose passé et savoureux; pour la troisième, d'un orange plus foncé avec une jupe bleu sombre; la dernière avait un corsage d'un rouge fané sur une jupe noire; mais les mots ne peuvent indiquer l'accord exquis de ces couleurs vives sans violence, assourdies, douces et chaudes à la fois, que la blancheur de la route, le gris des rochers et la verdure des arbres harmonisaient de la façon la plus pittoresque dans la lumière.

Sans être belles, ces paysannes étaient jeunes et gentilles, robustes et saines; les regards francs de leurs yeux noirs sans insolence; elles se communiquaient leurs observations avec une gaieté d'enfants espiègles. Le tableau fut achevé quand, au-dessus d'elles, nous vîmes descendre, à trois étages différents du sentier rocailleux, trois des religieuses qui desservaient la colonie.

Mais cette heure heureuse fut occasionnelle, de même que l'Albanaise n'était que pour les grands jours. C'était à Tiriolo que fut la joie complète et permanente. Dans cette petite ville, l'une des plus hautes de la région (690 mètres), toutes les femmes ont, tous les jours, leur costume traditionnel. Bas noirs, un bout de jupe blanche sous une jupe de lainage d'un rouge vif, parfois enjolivée dans le bas d'une broderie, et par-dessus, encore une jupe de coton bleu noir, retroussée et tordue par derrière, corsage noir, avec demi-manches blanches, et parfois un fichu de dentelles d'un blanc net, cheveux noirs séparés par une ligne médiane, ou coiffés d'un voile blanc; ce rouge, noir, blanc font toilette délicate qui chante dans le soleil. Théâtre en plein air. Par surcroît, une longue écharpe, avec

rayures multicolores horizontales, jetée sur les épaules et qui complète des attitudes gracieuses.

Fête permanente. Ce n'est pas arrangé pour la surprise des visiteurs. C'est la vie quotidienne. Nous grimpons dans les rues escarpées et étroites, sans trottoirs, et de durs cailloux roulés. Partout, le même spectacle : sur le seuil des maisons, aux balcons, dans la rue, la jupe rouge et le corsage noir rehaussé de blanc. C'est un enchantement. De près, il est de ces vêtements fripés, usés et négligés, mais à quelque distance, on ne voit que leur élégance bariolée.

Un enterrement monte vers l'église; une fanfare joue des airs funèbres; vient le cercueil à découvert porté à bras; puis les hommes; enfin les femmes qui, pour entrer à l'église, ont laissé se dérouler et retomber sur la jupe rouge leur jupe bleu sombre. Certaines sont belles, avec leurs yeux noirs et leur teint basané, elles font penser à des gitanes. Les très âgées ont souvent du caractère et feraient de beaux modèles. Notamment dans le cortège funèbre, il y avait un groupe de trois vieilles cassées, courbées, tout à fait sculptural comme des plorants du moyen âge.

Nous avons eu ainsi, à Tiriolo, une sensation d'autre monde. Il faut craindre la disparition prochaine de tout ce pittoresque. La plupart de ces femmes sont pauvres et ce costume coûte assez cher; la mode niveleuse leur fera abandonner quelque jour la toilette ancestrale.

Ce rouge et noir, nous l'avions déjà vu, la veille au soir, en traversant Marcellinara dont les femmes sont réputées pour leur beauté; ça avait été, sous les phares de l'auto, une apparition brusque bientôt dispersée avec quelques cris apeurés.

Les bêtes

Dans un pays agricole, le bétail ne peut pas être négligé. Il fait en quelque sorte partie de la population. Les troupeaux de chèvres et de moutons (*pecus, pecore, pecunia*) sont, comme aux temps antiques, le signe ostensible de la richesse. J'ai déjà dit combien la chèvre pouvait être de grand style. Les moutons couchés dans les prairies sont comme des pierres, rondes et terreuses. Il en est aussi de noirs, d'un fort beau noir mérinos. Mais noirs ou blancs, ils sont vraiment trop bêtes. A la moindre alerte, leur instinct grégaire leur fait imiter celui qui est devant. Les chèvres ont plus de vie personnelle.

Les vaches et les bœufs sont magnifiques. Ils sont soignés avec sollicitude. Leur poil gris est lustré. Je n'ai pas vu une seule bête qui eût aux flancs des plaques de bouse. Leurs grandes cornes horizontales leur donnent de la majesté. J'eus l'occasion d'en voir en grand nombre à Bova. Le marché se tenait dans le lit pierreux d'un torrent sans eau. Depuis la mer jusqu'à la montagne, c'était un spectacle bougeant, noir et blanc, d'hommes et de bêtes, affairés et bruissants sous le soleil.

Aussi des moutons et des chèvres. Aussi des porcs. Une volumineuse truie, noire et nette, se couchait sur le flanc pour nourrir ses trois petits goretts, noirs eux aussi, grognants et affamés.

Je n'ai point vu, dans cette foire, de chevaux. Il en est pourtant dans le pays, petits, fringants, nerveux, avec une longue

queue flottante. Ils font sans doute l'objet d'un marché spécial, comme celui que je vis annoncer à Cotrone, en l'honneur de la Vierge : *Mostra equina interprovinciale*. La bête de trait la plus fréquente est le mulet qu'on attelle par trois, et la bête de selle : l'âne.

Oh ! ces vaillants petits ânes ! Quand l'âge vient, le tour de leur bouche et de leurs yeux grisonne. Ils m'ont fait penser à ces clowns qui dans les cirques s'enfarinent le tour des yeux pour dérider le public. La mélancolie se cache sous la farce. Chez l'âne aussi, il y a comme un fond de tristesse et de résignation. Ils portent, sans gémir, des fardeaux énormes de fourrages, de fagots, de tonneaux, et des hommes par surcroît. Des hommes presque toujours. Il semble que la femme, dont la condition est presque servile, soit, aussi naturellement, vouée au rôle de piéton qu'elle l'est au rôle de portefaix. Presque toutes, et presque tous les enfants, vont à pied, et à pieds nus, ce dont ils ne paraissent pas incommodés, l'habitude leur ayant fait des semelles de pachydermes bravant les cailloux pointus qui m'inquiétaient pour les pneus de l'auto.

Aux bêtes domestiques que j'ai indiquées, ajoutons des chiens et des chats, sans originalité spéciale, et des poules. Celles-ci sont en grande partie responsables de cette saleté repoussante qui effraya A. Maurel. Elles vivent avec les habitants dont la chambre est souvent unique pour la réception, le travail, le manger et le coucher. Ces intérieurs sont sordides et patinés de crasse. C'est le seul symptôme d'extrême pauvreté que nous montre le pays. Comment des êtres humains peuvent-ils vivre dans de pareils bouges ? Il est vrai qu'ils y vivent assez peu et que tous les petits métiers travaillent sur leur seuil, presque dans la rue. La grande lumière compense tout.

Quant aux animaux sauvages, je veux accorder ici une parole de reconnaissance aux lézards pour le plaisir qu'ils m'ont donné

en se chauffant au soleil dans une immobilité si vite muée en un glissement furtif, rapide et plein de grâce souple.

J'ai entendu parler de sangliers et de loups, mais ils sont restés invisibles. Par contre, j'ai vu, dans la Sila, l'oiseau bleu. Un oiseau inconnu, grand comme un pigeon, la poitrine rouge feu, et les ailes entièrement bleues, d'un bleu intense et superbe, comme en certains aras du Brésil.

Et le moustique, le sinistre propagateur de la malaria ? Point, heureusement. Il en est certes, car certaines contrées, la côte ionienne par exemple, ne sont pas encore purgées de ce fléau, mais il ne m'a pas été donné d'en rencontrer, pas plus que ces diverses variétés d'insectes, inséparables d'une population sans propreté et qui empoisonnent si insupportablement le plus agréable voyage. Peut-être sont-ils surtout actifs pendant la saison chaude ?

III. - Les villes et les œuvres d'art

III - Les villes et les courtes d'art

La Calabre n'a que des villes de seconde importance. Les trois chefs-lieux de province (entendez province dans le sens de département) : Reggio, 60,530 ; Cosenza, 30,659 ; Catanzaro, 35,623 habitants, n'ont pas ensemble cent cinquante mille habitants, et aucune de ces villes n'a la pléthore d'œuvres d'art que nous offrent Rome, Florence, Venise ou Sienne. Néanmoins, elles ne sont pas totalement déshéritées, et elles doivent compter parmi les fleurons de la couronne esthétique italienne. Leur histoire est passionnante, mouvementée et tragique ; depuis les Sicules et les Grecs et les Romains, les Normands, les Sarrasins, les Allemands, les Espagnols, les Français se sont disputé sauvagement ces territoires, et des châteaux forts en ruines rappellent çà et là des sièges et des assauts. Tous ces tumultes guerriers furent naturellement peu propices aux développements de l'art ; cependant maintes œuvres intéressantes, souvent mutilées, ont survécu à ces désastres et aux tremblements de terre.

Reggio di Calabria

Notons « di Calabria » pour ne pas confondre avec Reggio « d'Emilia ». J'y suis venu en 1915 parler de la Belgique envahie et immolée, et quelques personnes que je rencontre ici veulent bien me le rappeler. Moi, je n'ai plus qu'un souvenir confus de ruines et des baraquements provisoires. Le tremblement de terre de 1908 avait tout saccagé. Aujourd'hui, un effort admirable a reconstruit une ville toute neuve : les maisons s'étagent en blocs blancs recouverts de tuiles roses. Un double boulevard, à niveau différent, longe la mer. Entre ces deux voies asphaltées, des jardins, des parterres et des palmiers. On se croirait à Nice, à la promenade des Anglais, mais on voit le détroit, la Sicile, et l'Etna !

Reggio a maintenant des palais, une statue de Garibaldi, un monument aux Morts, des magasins, des cinémas, des hôtels, des *salone* qui sont simplement des boutiques de coiffeurs, des voitures et des automobiles, bref tout ce que comporte une ville moderne.

En plus un vieux château-donjon aux tours rondes.

Enfin et surtout, un musée, ou plus exactement un magasin d'antiquités établi dans les caves d'une école et qui est l'embryon d'un futur musée. L'obligeance du conservateur m'en permit la visite. La collection comprend des instruments de l'âge de la pierre polie et un grand nombre de reliques grecques trouvées aux environs, surtout des fragments de statuettes de terre cuite

du genre dit Tanagra. Deux sortes d'objets doivent retenir l'attention, d'abord un groupe en terre cuite formé d'un jeune homme nu sur un cheval, assez remarquable comme sculpture, et assez étrange parce que les pieds du cavalier sont soutenus par les mains étendues d'une chimère. (Explication dans S. FERRI. *Divinità ignote*. Florence, 1929.)

C'est ensuite et surtout des *pinâkes* ou ex-votos provenant de Locri. Il en est cinq ou six, pour la plupart brisés. Je n'hésite pas à crier au chef-d'œuvre. Ces fragments sont du VI^e ou V^e siècle avant Jésus-Christ, du même temps que les métopes de Sélinunte, c'est-à-dire de cette période préphidias qui est la plus attachante de l'art grec. Sculptés sur une terre presque blanche, délicatement colorés de rouge et de bleu, ces ex-votos sont d'un style exceptionnel. On ne saurait rien trouver de plus noble, de plus délicat, de plus parfait. Une de ces plaques rectangulaires représente Démèter (épi de blé) et Dyonisos (grappes de raisin) devenus, par la suite, à en croire Lenormant, des divinités infernales : Hadès et Perséphônè. La joie que donne une telle perfection à elle seule suffirait à justifier le voyage.

Et dire que toute cette beauté est encore inconnue des historiens d'art !

J'ai peine à comprendre comment l'Italie, si soucieuse de ses gloires artistiques, si riche en érudits et en chercheurs, si noblement prodigue lorsqu'il s'agit d'art et d'archéologie, n'a pas encore songé à établir ici un musée digne de ce nom. Avec ces objets de Reggio et d'autres villes de Calabre, avec des doubles empruntés à Syracuse, Tarente ou Naples, on pourrait former d'incomparables séries qui, présentées avec soin et clarté, constitueraient une collection magnifique et spéciale rendant pour les voyageurs l'arrêt à Reggio obligatoire.

Gerace

Depuis cette révélation, tout ce qui se rapporte à Locri me passionne. Je veux voir les lieux habités jadis par cette population si raffinée (*Campos ubi Locri fuit*). L'endroit s'appelle aujourd'hui « Gerace » et comprend une Gerace Marina et une Gerace Superiore, assez distantes l'une de l'autre. On y va de Reggio. La route et le chemin de fer longent la mer, passent sur de nombreux torrents à sec (*fiumare*), par Melito, Bova, où je vis ce marché de bétail, le cap Spartivento, Brancaleone.

L'une des stations du chemin de fer est Ferruzzano. Ce petit village détruit par le tremblement de terre se plaint, lorsqu'il fut reconstruit, de devoir aller chercher au loin, à Brancaleone, les trains qui circulaient. Il finit par obtenir l'arrêt souhaité, grâce à son pharmacien qui décida les habitants à aller se coucher sur la voie. Brandissant un drapeau rouge, il s'avança vers la locomotive qui dut s'arrêter. Depuis, le village possède sa station, l'administration ayant cédé devant une manifestation aussi énergique.

La vague avec ses écailles de clarté reste pareille, mais le paysage terrestre montre des côteaux de marne, bizarrement ravinés par les eaux, comme en sable blanc éclatant au soleil, sans verdure, pareils aux paysages de Monte Oliveto.

C'est autour de Gerace que fut Locri, colonie dorienne fondée au VII^e siècle avant Jésus-Christ. Experts en art, les Locriens furent aussi, assure-t-on, les premiers en droit et en guerre, car ils eurent un code de lois écrites dès 664 avant Jésus-Christ et l'on raconte que, sur les rives du fleuve Sagras (l'Allaro d'aujourd-

d'hui), quinze mille Locriens mirent en déroute cent trente mille Crotoniates.

De tout ce passé, il ne reste que quelques ruines de murs et de temples qui n'ont qu'un intérêt archéologique. Les colonnes grecques ont été employées à la construction d'une vaste cathédrale attribuée à Robert Guiscard (1045) et refaite sous Frédéric II (1222).

Mais il y a à Gerace Marina un petit musée. Musée est peut-être présomptueux, puisqu'il ne s'agit que de trois petites salles remplies de débris non classés. Le temps manque pour détailler tout cela, pour essayer de reconstituer des ex-votos, mais maintes petites têtes archaïques aux yeux bombés vous accueillent de leur mystérieux sourire.

Seminara

Encore une bourgade cruellement éprouvée par le tremblement de terre. Dans l'église de San Marco, une Madone, marbre peut-être de Gagini, ce sculpteur sicilien qui, au début du XVI^e siècle, rivalisa d'habileté et de noblesse avec les Florentins. L'ancienne cathédrale (Madonna dei Poveri) est en ruines, on en édifie une nouvelle en béton. Comme nous nous arrêtons pour regarder ces architectures, d'ailleurs sans mérite, le prêtre nous invite obligeamment à visiter le mobilier sauvé. Il nous parle d'une madone byzantine, une Vierge Noire, objet d'un pèlerinage fréquenté. Allons ! Rien de très sensationnel dans l'église. La Vierge Noire est au sommet de l'autel, à peu près invisible dans sa cage vitrée. Mais l'aimable curé nous invite à gravir des échafaudages et nous pouvons voir la Miraculeuse. Elle n'a rien de byzantin ; c'est une sculpture rondouillarde et trapue, en bois, à laquelle il est difficile de donner un âge. Pour ne pas contrister le

curé, nous parlons vaguement de la Renaissance. Mais la Madone a de forts beaux bijoux d'argent rehaussé de petits brillants. Et j'accepte avec respect la médaille bénite que m'offre le prêtre en souvenir de notre visite. Elle guérit tout, affirme-t-il, dès qu'on a la foi.

Santa Severina

Son formidable château normand s'aperçoit de loin sur un haut rocher, au milieu d'un cirque de montagnes. Il paraît inaccessible, mais de brusques lacets nous y mènent pourtant, en longeant l'admirable vallée du Neto.

De la place devant le château, encore une vue illimitée et magnifique.

Quatre tours carrées de pierres rudes et grossièrement assemblées montent la garde autour du donjon aux tours rondes.

Aux temps normands, il a fallu un siège de deux ans pour y entrer. C'est massif et menaçant. Sur la porte, un écusson avec un scorpion ? Une petite tour carrée charmante, à fenêtres romanes, au toit pointu, émerge, sur le côté, de l'édifice; peut-être le campanile de l'ancienne chapelle ?

Un peu au-dessous du château, une curieuse église à deux étages, toute petite, abandonnée, presque en ruines : d'un style oriental. Il paraît qu'il en est de semblables en Arménie. C'est Sainte-Philomène par-dessus; Santa Maria del Pozzo, par-dessous. Une femme qui veut bien me l'indiquer s'écrie qu'elle est antérieure à Jésus-Christ, avec un geste pour indiquer une époque si reculée qu'elle est indéterminable. Cette chapelle byzantine avait déjà, par l'étrangeté de son architecture, attiré l'attention de Bertaux.

On a commencé quelques discrets travaux de restauration; il est à souhaiter qu'ils soient continués, car cette construction insolite est digne de conservation.

M. P. Orsi, dans ses *Chiese Basiliane* (p. 187), en parle avec sollicitude, avec toute une étude sur Santa Severina. Peut-être d'origine grecque ou romaine, notable surtout aux temps byzantins et normands, et assez injustement dédaignée aux temps actuels.

La cathédrale est moins singulière. Elle est du type normand et probablement contemporaine du château. La porte d'entrée est ornée de deux anges portant des palmes, sculpture assez gauche, mais expressive. Dans l'intérieur, un baptistère byzantin (VII^e siècle ?), huit colonnes probablement antiques et des restes de peintures murales. Dans la sacristie, le trésor garde une rose d'or, d'un très joli travail, grenats clairs dans des feuilles vertes avec, pour cœur, une perle. Inscription en lettres gothiques, que M. P. Orsi lit : XRS REGNAT, XRS IMPERAT, XRS VINCIT. C'est, selon lui, un travail d'orfèvrerie française du XIV^e siècle (?).

Stilo

Petite ville en étages sur le flanc du Monte Consolino. Sur la crête, des ruines d'un château et quelques tours dont on pouvait guetter tout le mouvement de la contrée. Dans sa partie supérieure, Stilo conserve une extraordinaire petite église byzantine dite la *Cattolica*, où pouvaient se tenir au plus une quarantaine de fidèles. C'est un édifice rectangulaire en briques roses et blanches, surmonté de cinq coupes, avec trois absidioles. Elle est, en miniature, voisine de Saint-Marc et de Sainte-Sophie. C'est un vrai bijou, longtemps dédaigné, abandonné, en ruines, qui appelle encore quelques prudentes restaurations.

Elles furent commencées en 1914 avec des fonds donnés par la reine Marguerite, et continuées par la Société Magna Grecia; il ne reste plus grand'chose à faire pour en assurer la conservation définitive, mais il faudrait se hâter.

Ce monument, charmant et curieux, mérite en effet les plus grands égards. C'est l'un des témoignages les plus remarquables d'une période souvent négligée par les historiens : la basilienne. (Ce nom vient des moines de saint Basile.)

Ce pays, colonisé et conquis par les Achéens et les Doriens depuis le VII^e siècle avant Jésus-Christ, était devenu, avec la Sicile, complètement grec de langue et de culture, au point qu'on a pu l'appeler la Grande Grèce; puis, sous l'influence de Rome et du Christianisme, il fut complètement latinisé; enfin, du VI^e siècle au XI^e siècle environ, il redevint entièrement grec.

Cette transformation, assurément lente et graduelle, fut due non plus à Athènes, mais à Byzance, à ses empereurs, à son administration et à ses moines. Cette seconde hellénisation est un phénomène singulier, moins étudié et moins connu que la première.

M. Orsi dans les *Chiese Basiliane* (Florence 1929) a donné, avec raison, une grande importance à la *Cattolica* de Stilo. Il en a fait une description minutieuse et des planches en couleurs reproduisent les vestiges de fresques — des figures de saints, debout, en vêtements byzantins — qu'on peut encore apercevoir à l'intérieur de la petite église.

Sur la place, une statue de Campanella. Statue moderne, mais non sans valeur. Circonstance bizarre : elle est le don d'un particulier, un habitant de Stilo ayant fait fortune à Chicago, admirateur passionné de l'auteur de la *Cité du Soleil* et qui voulut commémorer Campanella aux lieux où il vécut, près de ce couvent dont on voit encore les murs tristes. Des inscriptions, à la fois ronflantes et naïves, figurent sur le piédestal. Je note cette phrase choisie par le sénateur Gentile parmi les écrits de Cam-

panella : « Je suis né pour combattre ces trois maux extrêmes : la tyrannie, le sophisme et l'hypocrisie. »

Dans la façade de la Chiesa Matrice, un bloc avec deux pieds en marbre saillants. Faut-il y voir les débris de la statue du dieu du temple païen qui a sans doute précédé l'église catholique ? On aura cassé l'idole et, comme le morceau qui conservait les pieds était une belle pierre, on l'aura employé tel quel pour l'édification du mur... et des fidèles.

Tiriolo

J'ai déjà dit le charme de cette petite ville, du costume de ses femmes et de ses points de vue. On y a trouvé des antiquités grecques, notamment un beau casque en bronze, artistement ciselé, conservé maintenant au Musée de Catanzaro. On discute encore si c'est l'emplacement de la grecque Terina, connue par ses admirables monnaies.

La Chartreuse de Serra San Bruno

A la bifurcation des chemins, une grande croix nue avec une triple inscription, en hébreu, en latin et en grec, indique le chemin de la Chartreuse où vivent encore vingt-huit moines. Elle est clôturée de murs et les bâtiments en sont d'une assez banale architecture. L'enclos comprend un verger magnifiquement en fleurs. Un moine blanc, au poil roux, d'aspect plutôt sale, nous montre ce qui reste de l'église après les tremblements de terre, une façade de style renaissance, flanquée de deux pinacles. Les deux blocs supérieurs du pinacle de gauche ont

été secoués par le mouvement sismique et déplacés de leur axe; ils ne sont pourtant pas tombés et restent ainsi menaçants, hors d'équerre. C'est assez curieux, mais les fleurs des pommiers me laissent un plus joli souvenir.

Catanzaro

Ici encore, je suis venu en 1915; et ici encore il se trouve des Italiens pour me le rappeler avec cet abondant lyrisme qu'ils savent toujours mettre dans leurs compliments.

Catanzaro est appelée la cité des vents et, en effet, les vents y soufflent de tous côtés avec furie.

Catanzaro, juchée sur une falaise qui clôt une vallée à la plus charmante profusion de fleurs et de plantes du Midi, était toute désignée comme une position défensive. Elle ne se constitua pourtant que vers le X^e siècle et fut la martyre du sol agité. Dans ce siècle seulement, les tremblements de terre la désolèrent par trois fois (1905, 1907, 1908) (1). Un château fort y fut construit, mais l'agrandissement de la ville, au siècle dernier, exigea sa démolition.

Des hauteurs de Catanzaro, on a des points de vue magnifiques sur toute la région. Tiriolo paraît tout proche. La contrée est délicieusement verte. Au jardin public de la ville, animée et aimable, une exubérante végétation méridionale est une sorte de synthèse de la flore du pays.

J'ai vainement cherché à savoir si l'on avait découvert la statue de bronze grecque que Lenormant supposait enfouie sous l'olivier de M. Massara. Personne n'a pu m'en donner de nou-

(1) Antérieurement, on note des secousses en 1626, 1638, 1659, 1693, 1783 (5 février et 28 mars, cette dernière particulièrement destructive), 1784, 1854 et 1870.

velles. La hâte de ma course ne m'a pas permis non plus de voir, au hameau de la Roccelletta del Vescovo de Squillace, la basilique du IV^e siècle et son charmant bas-relief byzantin en marbre, mais j'ai pu voir le musée.

Encore un des pauvres musées de la Calabre, peut-être présenté avec un peu moins de négligence que les autres et agréable à visiter.

Il ne contient que deux salles, fort mélangées, depuis des pierres polies jusqu'à quelques tableaux modernes. Mais son intérêt réside surtout dans une belle collection de monnaies. On sait que les monnaies des villes de la Grande Grèce et de la Sicile sont les plus belles du monde. Là encore, s'affirme cet art supérieur dont témoignent les ex-votos de Locri. Ces VI^e et V^e siècles avant Jésus-Christ sont une des grandes époques de l'histoire de l'art.

Les paysages sont magnifiques. Lenormant (*Grande Grèce*, t. III, p. 12) en parle avec enthousiasme : « Nous sortons par le côté de Catanzaro que défendait jadis le château fort, aujourd'hui détruit, que Robert Guiscard avait élevé en 1050. De ce côté, un isthme étroit, sorte d'arête entre deux abîmes, rattache le rocher en promontoire qui porte la ville, bordé de précipices sur toutes ses autres faces, aux collines, montant graduellement par étages jusqu'aux plus hautes montagnes, dont elle est dominée vers le nord-ouest. Dans la pittoresque Calabre, il n'est pas de ville qui offre de toutes parts de plus magnifiques points de vue que Catanzaro, mais celui-là est le plus beau de tous à mon avis. Il y a quelque chose qui parle avec une étrange puissance à l'imagination dans le contraste entre la grandeur sauvage, et je dirais volontiers tragique, des précipices profonds qui s'ouvrent de chaque côté de l'isthme et où descendent en corniche les deux routes menant d'une part à Tiriolo et de l'autre à Cotrone, entre la grandeur sauvage de ces préci-

pices et la gaieté d'aspect des maisons blanches, groupées ou éparses au milieu de bouquets de grands arbres et de vergers, sur les premières pentes qui s'élèvent au-dessus de la ville, tandis que la note sévère reparait dominante avec les grandes montagnes, les crêtes grisâtres et les sombres forêts de sapins du monte Callistro qui, dans le lointain, forment le fond du tableau. Nulle part mieux qu'en cet endroit on n'a l'impression de ce qui se mêle de grâce souriante à l'accent imposant et presque farouche des montagnes calabraises. »

Crotone

Cotrone, ou plus exactement Crotone depuis quelques années, est sur la mer d'Ionie. C'est une des rares villes de Calabre qui ne soient pas sur une hauteur. Aussi dans cette ville relativement plate, je remarque un grand nombre de *carrozzelle*, attelées de petits chevaux nerveux et vifs. Admirables petits chevaux à la longue crinière, au pied sûr, dans lesquels semble couler un peu de sang arabe. La charrette sicilienne peinte et décorée d'histoires légendaires est à peu près inconnue ici, de même que dans toute la Calabre.

C'est l'antique Crotone, une des grandes villes de la Grèce italienne, colonie achéenne. On a peine à croire qu'elle ait pu opposer, aux frères ennemis de Locri, une armée de 130,000 hommes.

Déjà, en ces temps lointains, Crotone était célèbre par la salubrité de son climat (aujourd'hui toute cette côte est infestée de malaria) et les Crotoniates par leur vigueur. Leurs athlètes étaient régulièrement vainqueurs aux Jeux Olympiques.

Le plus fameux est Milon, dont les succès furent triomphaux et la fin tragique. Devenu vieux, il voulut, par jeu, essayer sa

force déclinante sur un tronc d'arbre dans lequel des bûche-rons avaient enfoncé des coins. Il ne réussit qu'à faire tomber les coins et le tronc se resserrant lui tint les mains prisonnières. Les loups de la Sila le dévorèrent. Le sculpteur Puget s'est inspiré de cette histoire.

Enfin, Crotone est encore illustrée par le séjour et la dictature de Pythagore.

De ces nombreux titres à l'admiration, Crotone ne garde plus que des souvenirs. On a pris les belles pierres des temples pour renforcer la digue du port et bâtir le château féodal. Celui-ci, ruiné, dresse encore, face à la mer, ses tours imposantes et garde un grand prestige dans le soleil couchant.

Il faut sortir de la ville pour aller, soit en barque, soit à pied, contempler un dernier vestige de la cité grecque. Sur un promontoire dominant la mer, entourée de rochers bizarres défigurés par les vents, s'élève superbement la dernière colonne du temple dédié à Hera. Son jet droit, ses heureuses proportions lui donnent une extraordinaire noblesse.

Ici s'élevait un des temples fameux de l'antiquité. Les pèlerins y venaient en foule chargés d'offrandes, la colline était couverte de troupeaux de vaches sacrées, et le navigateur arrivant sur la mer voyait de loin l'édifice magnifique qui, sans doute, avait remplacé un autel plus ancien. Vers quelle époque? Lenormant, par des observations de détail, croit pouvoir dater le temple d'Hera du même temps que ceux du Selinunte. Voici donc plus de vingt-cinq siècles que l'auguste colonne se dresse au sommet du rocher. C'est, dit Lenormant, le plus ancien morceau d'architecture grecque qui subsiste sur le continent italien. Il fut

(1) Sur Crotone, voir LENORMANT, *La Grande Grèce*. Paris, Lévy, 1881, volume 11, pp. 1 à 235.

décoré par le peintre Zeuxis. Le temple avait encore, au début du XVI^e siècle, ses quarante-huit colonnes. L'évêque le fit démolir et utilisa ses matériaux pour son palais épiscopal. Deux colonnes restèrent debout; l'une s'écroula sans doute lors du tremblement de terre de 1638; celle qui reste, admirable et vénérable, est aussi émouvante par sa pure beauté que par son âge fabuleux.

En ville, au musée, on peut avoir encore d'agréables impressions. Il me semble que ce petit musée est le plus riche de tous ceux que j'ai vus. Mais son installation est toute provisoire; il n'est, pas plus qu'à Reggio ou Gerace, classé ni étiqueté. Des objets des âges de la pierre et du bronze trouvés aux environs montrent que ce sol fut, avant l'arrivée des Grecs, habité. Une délicate statuette de terre cuite, intacte — une Cérés? — peut soutenir la comparaison avec les plus séduisantes Tanagra. Des têtes de Gorgone rappellent les Métopes de Selinunte. Une tête de Bacchante est un beau marbre. J'admire surtout de petits autels rectangulaires joliment sculptés: dans l'un d'eux, une poursuite d'une Nympe par des Satyres est d'une rare impudeur. Un combat d'Hercule et de l'Hydre est figuré sur l'autre face. Des fragments colorés d'un fronton de temple grec.

Deux colonnes rongées par la mer et les intempéries ne sont plus que débris informes; mais deux grandes vasques circulaires en marbre de Carrare, provenant d'un bateau coulé dans le port, témoignent du faste de l'époque romaine.

En vaquant par la petite ville, je remarque quelques palais considérables. On me donne les noms des propriétaires dont certains ont des revenus fabuleux. C'est à Crotona que sont, paraît-il, les plus grandes fortunes terriennes. J'ai un mouvement d'indignation: ainsi, ces milliers de paysans que j'ai vus, courbés sur la terre, travaillent non pour eux, mais pour faire des rentes à un seul homme? Il semble que le capitalisme agraire ait

quelque chose de plus choquant que le capitalisme industriel. Aussi ne suis-je pas surpris d'apprendre qu'une sorte de bolchévisme rural a grondé ici pendant les années 1919 et 1920 et que les grands propriétaires, pour éviter des mouvements populaires, ont été forcés de vendre quelques terres.

Vibo Valentia

Hipponiôn aux temps grecs, Monteleone jusqu'en 1928 dernier, aujourd'hui Vibo Valentia. L'auto nous y mène par une fort belle route dans les hauteurs d'où nous apercevons, cette fois, la mer Tyrrhénienne et sa côte sinueuse et luxuriante. Près du rivage, Pizzo où fut fusillé le roi Murat (Lenormant, t. III, p. 123).

Du vieux château, le panorama est merveilleux, un des plus étendus qu'on puisse rêver. Toute l'histoire de Monteleone tourne autour de ce château gigantesque. Il a résisté aux tremblements de terre de 1638, 1783, 1905. Equipé avec les canons à longue portée d'aujourd'hui, il constituerait encore une position formidable.

Comme j'en fais la remarque à l'un des habitants — un avocat dont l'accueil est empressé et cordial — et que j'ajoute : « Heureusement, c'est le passé », il me répond : « Qui sait ? Si la France nous attaquait ? » Je l'assure que cette éventualité est tout à fait invraisemblable. J'enregistre le propos comme le symptôme d'un état d'esprit très répandu en Italie, même chez les gens cultivés.

Dans l'église San Leoluca, un retable-triptyque en marbre de Gagini. Deux des statues, celle du milieu et celle de gauche, ont le charme et la distinction des belles œuvres de la Renaissance.

Mais sous Monteleone, Hipponiôn surtout nous intrigue. Plus rien de ce passé fameux, sauf quelques débris de temples et un

morceau des murs d'enceinte de la cité grecque. Des fouilles récentes de la Société Magna Grecia en ont mis à jour les fondations sur un peu plus d'un kilomètre. Gros blocs bien taillés, régulièrement superposés, avec des retraits supposant un plan bien étudié et une fortification solide. Il serait à souhaiter que ce travail fût continué; le sous-sol de Monteleone doit contenir bien des choses intéressantes; la charrue en exhume chaque jour des débris de poteries grecques, et l'on comprend que Lenormant ait consenti à subir son extraordinaire auberge.

Autour de ses murailles eurent lieu des combats farouches. Des pointes de flèches trouvées à leur pied l'attestent; l'une d'elles était encore fichée dans la pierre. Le tuf est d'ailleurs assez friable et il n'est pas rare d'y trouver de petites coquilles marines, preuve que ce pays fut autrefois submergé.

Cosenza

Cosenza est dans une vallée, celle du Crati, un vrai fleuve avec de l'eau, qui reçoit un affluent, le Busento, dans lequel une tradition veut qu'Alaric, roi des Visigoths, fût enseveli avec ses trésors. On a remué, en 1744 et en 1860, le lit de la rivière, sans résultat. A vol d'oiseau, Paola, célèbre par son couvent de Saint-François de Paule, n'est pas bien loin, mais une chaîne de montagnes les sépare considérablement. Sur la rive gauche du Crati, s'élèvent les premiers contreforts de la Sila. Un château fort du temps de Frédéric II domine de ce côté la ville. Il est ruiné, abandonné, a été si souvent remanié qu'il n'a plus guère d'intérêt en lui-même, si ce n'est de bien nous montrer la ville et ses environs.

De là-haut, la ville apparaît presque neuve, avec ses maisons ocre clair aux toits de tuiles rouges. Les tremblements de terre

l'ont secouée en 1783, 1854, 1870 et 1905. Le fleuve roule des eaux rapides et terreuses; la ligne de chemin de fer s'en va, à droite vers Paola, à gauche vers ce qui fut Sybaris. Des linges qui sèchent font des taches blanches. Un pin parasol s'élève en majesté sur le ciel. On entend monter vers soi les bruits de la ville et des autos cornant. C'est calme et beau dans la lumière.

Bien que Cosenza n'ait pas une population très nombreuse, la circulation y est tellement intense que l'on a l'impression d'une ville très peuplée, ou tout au moins d'une ville peuplée d'oisifs.

Cosenza a peu de monuments anciens à montrer au voyageur. Sa cathédrale a une façade romane d'assez grande allure, mais l'intérieur en a été abominablement remis à la mode du jour, au XVIII^e siècle. On essaye en ce moment de lui rendre son visage antérieur. Mais on reste confondu de l'importance des travaux qu'il fallut faire pour défigurer l'édifice. Un monument gothique (XIV^e siècle?) à une reine de France est tout ce qu'on peut noter au milieu de ces transformations. Non loin de la cathédrale, est une église dédiée à saint François d'Assise, remontant à la fin du XIII^e siècle, avec dans la sacristie un bon tableau primitif, et en annexe, un cloître gothique remarquable.

La merveille est à l'archevêché. On y conserve une croix d'or donnée par Frédéric II. Sur une base très ciselée, en vermeil, qui peut dater du XV^e siècle, la croix d'or, aux émaux byzantins, est fichée. Ce splendide bijou a deux faces : d'un côté, au centre, est un Christ en croix, et, dans un médaillon rond à chaque bras de la croix : la Vierge à gauche, saint Jean à droite, un ange aux ailes éployées (saint Michel?) au-dessus; au-dessous, un symbole peu compréhensible, peut-être une colombe et les instruments de la Passion; sur l'autre face, un Christ trônant (le Christ Pantocrator) et dans chaque médaillon un évangéliste. Quelques rubis et émeraudes complètent la richesse de l'ensemble. Mais le travail est de la plus stupéfiante habileté.

L'artiste a commencé par la ciselure et, dans l'or entaillé, il a coulé ses émaux à la manière d'un cloisonné. Le dessin est du plus pur style byzantin, comme à Ravenne, mais la couleur des émaux est inexprimable, d'une délicatesse, d'une distinction, d'une subtilité infinies. Le mosaïste a trouvé pour le corps supplicié du Christ un ton rosé couleur chair qui est exquis, et pour le saint Jean, deux nuances de vert pâle rares qui s'harmonisent délicieusement dans l'or d'un jaune très doux à l'œil. L'époque de cette œuvre précieuse entre toutes ? On discute, VI^e ou IX^e ou XI^e siècle, mais à coup sûr très antérieure au don de Frédéric II, qui la rapporta probablement d'Orient.

Pour parler d'arts de plus humble niveau, ajoutons que la province de Cosenza est le centre de fabrication de ces belles couvertures brodées où l'on retrouve, dans des tons violents et presque sauvages, des dessins stylisés (animaux affrontés, palmettes) légués par l'Orient. Les femmes tissent ces étoffes à domicile. Il y a là un art traditionnel et populaire dont vivent — assez mal d'ailleurs — de nombreuses ouvrières. Nous en avons trouvé en outre d'intéressantes manifestations à Bruzzano et à Cerzeto. Longobucco et Cariati sont aussi réputés pour ce genre d'ouvrages.

San Giovanni in Fiore

San Giovanni in Fiore est encore barbare. Rues montantes et pénibles, fétides, pavées de galets; quelques maisons ont des escaliers extérieurs comme à Viterbe, ce qui révèle une nécessité de défense possible; on y trouve une église du XII^e avec une chapelle plus ancienne au-dessous. Le souvenir de l'abbé Joachim de Fiore rend ces lieux particulièrement intéressants.

Avec les installations hydro-électriques voisines, la cité perdra bientôt tout son pittoresque sauvage et charmant.

San Demetrio Corone

San Demetrio Corone est un petit village albanais sur la route de Acri-Rossano. Un collège italo-albanais, fondé à la fin du XVIII^e siècle, est installé dans un ancien couvent fondé par saint Nil de Rossano, une des figures les plus touchantes de l'époque basilienne. Bâtiments relativement modernes et banaux dans lesquels est encastrée une ancienne église basilienne que le temps et les injures des hommes ont éprouvée autant que les tremblements de terre. Elle a, au maître-autel, un grand tableau de l'école napolitaine représentant le Martyre de saint Adrien, mais son intérêt est bien plus dans des fragments de l'extraordinaire pavement primitif, en mosaïque de marbre. Art fantastique de combinaisons multicolores de formes géométriques, jeu complexe de lignes formant une sorte de tapis somptueux au milieu desquels des dessins stylisés. En cubes blancs et noirs, sont figurés de longs serpents, plus loin une panthère à grosses moustaches comme on en voit dans l'art persan. Nous sommes ici, encore une fois, sous l'influence de l'Orient. Après de ces œuvres d'un art décoratif raffiné, quelques sculptures très barbares : des fonts baptismaux singuliers ; que peut signifier cet enfant joufflu qui dévore une sorte de tête ? M. Orsi (1), qui sait tout, ne le sait pas plus que moi. Il y a sans doute, de même que dans les lions et les serpents, un symbolisme dont l'explication est perdue. Ces

(1) M. ORSI, dans ses *Chiese Basiliane*, p. 155, a consacré une longue étude abondamment illustrée à cette église Saint-Adrien.

sculptures grossières, mais expressives, sont d'un art étrange qu'on attribue à l'époque des Normands. Encore dans la porte d'entrée, un fort joli ornement byzantin (byzantin ou normand?).

Rossano

Des terrasses de Rossano, on peut voir toute la mer Ionienne. C'est encore un de ces belvédères prodigieux d'où l'on découvre le paysage enchanteur et sans bornes.

Mais nous y venons pour d'autres raisons encore. Il y a à Rossano une de ces chapelles byzantines à coupoles, comme nous en avons vu à Stilo. Celle-ci du moins (San Marco) est restaurée. Toute blanche, au-dessus de la vallée verte, toute blanche aussi à l'intérieur, sauf quelques restes de peintures murales : une Vierge et son enfant, et sans mobilier religieux, elle n'est éclairée que par les ouvertures rondes percées dans une cloison en terre cuite, heureuse restauration dans le style oriental. Un bénitier, daté dans sa partie supérieure 1609, rappelle dans sa partie inférieure les sculptures barbares de San Demetrio. Une sorte de balcon sur la vallée montre un paysage printanier de toute beauté.

Cette petite église San Marco est à un bout de la ville. Lorsqu'on rentre dans celle-ci, apparaît le dôme aux tuiles vernies, jaunes et vertes, de la cathédrale. Celle-ci est à trois nefs d'un goût assez douteux. Elle renferme une Vierge fameuse : une de ces « archiropoïetas », c'est-à-dire non faite de la main des hommes. Byzantine, affirme-t-on d'autre part. Nous aurions voulu nous en assurer, mais derrière ses triples vitres et ses voiles, elle est à peine perceptible. Un habitant nous raconte que le Vatican a voulu, l'an passé, la faire photographier et au

besoin restaurer; il a fallu faire le travail de nuit, en secret, pour ne pas irriter les gens de Rossano, et notre interlocuteur ajoute avec une fine psychologie : « Un peu de mystère et d'ombre sont propices aux miracles; qu'elle soit à peine visible, ça vaut mieux pour la foi ! »

L'attraction capitale de Rossano est le célèbre *Codex purpureus*, qu'on veut bien nous laisser voir et feuilleter. C'est encore une de ces œuvres exceptionnelles que seules peuvent expliquer la dévotion et la patience conventuelles. Le moine qui le composa dut y consacrer toute sa vie. Cent quatre-vingt-huit feuillets de parchemin pourpre transcrivent, en lettres onciales à l'encre d'argent, les Evangiles de saint Luc et de saint Marc. Outre l'importance de ce document pour l'histoire religieuse, le moine a fait précéder son texte de miniatures représentant des scènes de l'Evangile et, sous chacune, il a eu l'infinie persévérance de transcrire le texte du prophète juif qui l'avait annoncé. On sait que cette concordance des deux testaments fut, de tout temps, dans le vœu des théologiens. Ces sortes d'aquarelles et les têtes des prophètes sont extrêmement curieuses, comme transition entre l'art chrétien et l'art byzantin ; aussi j'admets volontiers qu'elles pourraient être du VI^e siècle. Il en existe une bonne reproduction dans le volume publié par Munoz, chez Danesi, à Rome.

L'émotion faiblit quand on retire encore du trésor une Pietà byzantine pareille à une icône russe, et un reliquaire d'argent qui pourrait bien sortir du même atelier que le pied de la Croix de Cosenza.

Voilà quelques-unes des précieuses impressions d'art qu'on peut récolter en Calabre. Et qu'on ne croie pas que ce soit là un inventaire complet. Ce dont j'ai parlé n'est que la moitié de ce que M. A. Frangipane a relevé dans son petit livre : *L'arte in Calabria*, dans la collection du journal d'art

Brutium, édité à Reggio. On m'accordera qu'un pays où l'on peut voir les *pinakes* de Locri, les plus belles monnaies, la *Cattolica* de Stilo, la croix de Cosenza et le *Codex* de Rossano n'est pas, au point de vue de l'histoire de l'art, un pays négligeable.

IV. - L'essor actuel

J'ai failli dire la résurrection, ce qui eût été excessif, car la Calabre n'est point morte, et n'est pas non plus complètement ressuscitée. Elle a été très malheureuse, en proie aux disputes des conquérants rivaux, durement traitée par les Bourbons et un peu dédaignée par l'Italie. Elle a toutefois participé à la prospérité économique qui a marqué pour l'Italie les débuts de ce vingtième siècle, et cela surtout grâce à l'épargne de ses émigrants.

Mais depuis la guerre, elle jouit de la paix et de l'ordre ; et, si elle est encore la sœur cadette dans la famille italienne, elle n'est plus oubliée. De belles perspectives d'avenir s'ouvrent pour elle. Elle a des chemins de fer et des routes, et d'autres encore, complémentaires, sont en projet. De grands travaux sont en cours. Parallèlement à l'essor économique, on fait de louables efforts pour son développement intellectuel et moral.

Le Fascisme

Quelle est la part du gouvernement actuel dans cette transformation? Comment cette population frondeuse admet-elle la suppression de la liberté? Il me serait malaisé de le dire, car je me suis soigneusement abstenu de toute conversation pouvant avoir un caractère politique.

Etant donné l'exaltation des esprits, il faudrait une longue enquête pour se faire une opinion impartiale. Aujourd'hui, l'aveuglement est tel et l'on a confondu à ce point l'Italie et son régime que, pour les fascistes, on ne peut faire de réserve sur le régime qu'en devenant aussitôt un ennemi national et que, pour les antifascistes, on ne peut admirer quoi que ce soit en Italie, fût-ce une croix byzantine, sans être aussitôt suspect de complaisance pour la dictature. Entre ces excès également absurdes, il n'est point de milieu. Je me bornerai donc à noter ce que j'ai vu, par moi-même et sans commentaire d'autrui.

Même en cette terre éloignée, le fascisme a marqué son empreinte partout. Le Fascio est sur tous les monuments publics; le qualificatif fasciste est prodigué avec abondance, et nombre de citoyens portent à la boutonnière l'épingle d'émail aux trois couleurs surmontée de la hache des licteurs. A Reggio, quand vint le Roi inaugurer le monument aux Morts, il y eut un débordement d'affiches tricolores et d'effusions nationalistes: W (Evviva) S. M. il Re; W. S. E. Mussolini; les portraits de Mussolini, à la face énergique et sévère, sont partout, et la manie antique de manifester ses sentiments par des

graffiti sur les murs se poursuit de nos jours par des « Viva Mussolini » fréquents. J'ai rencontré une fois : *Viva Noi* (Vive nous); était-ce une ironie ?

Si saluta romanamente. On salue à la romaine. La consigne en est donnée dans l'administration et dans les écoles. Cette façon de tendre le bras droit avec la main levée est d'ailleurs un assez beau cérémonial.

La grande idée actuelle du régime paraît être l'embrigadement, la militarisation des enfants. Dès l'école, ils ont des chemises noires, puis deviennent des Jeunes Gardes, solidement organisés, avant d'entrer dans le parti. Cette discipline de parti peut être salutaire pour la nation; elle a le défaut d'être belliqueuse. J'ai vu un défilé fasciste à Cosenza, qui semblait passer dans la sympathie générale.

Il y a donc, incontestablement, un vernis fasciste. Est-ce plus qu'un vernis ? Il m'est naturellement impossible de le dire. Plutôt que de croire à une soumission un peu lâche, je préfère admettre la sincérité de ces manifestations et penser que le régime a pu inspirer à la population une sorte d'enthousiasme mystique dans le culte de la *grandezza* nationale. Au reste, qui vient de méditer sur la grandeur des cités grecques, sur les aventures sans précédent du Roi Roger et de l'empereur Frédéric II ne peut comprendre les éloges et les colères que soulève par le monde le régime fasciste. Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité. Pour lui, c'est simplement un moment de l'histoire.

L'Institut des Essences

L'huile, le vin, la laine, le bétail sont les produits naturels de ce pays agricole. Mais de même que pour Palerme en Sicile et Valence en Espagne, la culture des oranges, des mandarines,

des citrons a une importance considérable pour Reggio et ses environs. Ces fruits, auxquels il faut joindre la bergamote, sont désignés sous le nom général d'*agrumi*. La bergamote est surtout utilisée pour son odeur. Son essence entre dans la composition d'un grand nombre de parfums.

Or, à Reggio, le gouvernement a créé une intéressante œuvre d'assistance sociale, dès le lendemain de la guerre, en 1919. C'est la *Reale stazione sperimentale per l'industria delle essenze derivati agrumari*, soit en plus bref, un Institut des Essences. Le gouvernement fasciste en a compris l'utilité et encouragé son développement. Les frais sont assurés par l'Etat et par les administrations locales.

La culture et l'exploitation de la bergamote ayant été empiriques et soumises à des procédés traditionnels qui exposaient à des mécomptes, on a voulu lui donner une base scientifique. L'Institut s'est donc proposé d'exécuter, à la requête du public, des industriels et des administrations publiques, des analyses, des essais, des expériences, d'étudier les problèmes concernant la production des essences, en vue d'arriver à un meilleur rendement.

Mais cette œuvre, ayant eu comme point de départ la bergamote, s'est rapidement élargie à toutes les plantes odoriférantes. L'Institut s'est assigné la tâche, autrement vaste, d'étudier, de faire connaître et d'indiquer aux cultivateurs les plantes qui par leurs fleurs, leur feuillage, leur bois, ou leurs fruits pouvaient être utiles à l'industrie des parfums, des pommades, des savons, etc. Il a été ainsi amené à étudier la flore locale sous cet aspect, à établir des champs d'expériences, à rechercher l'acclimatation des plantes exotiques susceptibles de fournir des parfums.

Cette entreprise énorme n'est qu'à ses débuts, mais il suffit d'en énoncer le but pour en indiquer la portée sociale.

Cet Institut accomplit une tâche pour laquelle l'industrie privée est impuissante. Il met à la disposition des intéressés les renseignements indispensables pour améliorer leur production et accroître leurs revenus. Les prix de la bergamote sont sujets à de brusques variations. Pour y remédier, une exploitation collective, en coopération par exemple, comme à Reggio d'Emilia, paraît indiquée et pourrait stabiliser les prix et faire des recherches scientifiques; mais la mentalité individualiste des propriétaires s'y est toujours opposée jusqu'à présent. On voit dès lors combien l'Institut était indispensable à la prospérité de cette région.

Nous avons pu le visiter et constater l'état satisfaisant de son équipement. L'aimable docteur Gandolino, après nous avoir expliqué le fonctionnement des appareils de distillation et nous avoir révélé, entre autres, le nombre impressionnant de pétales de roses qu'il faut pour produire une goutte d'essence, a tenu à nous montrer son jardin d'essais, ouvert depuis 1928. Quatre hectares de plantes réunies et étudiées au seul point de vue du parfum ! On en sort comme grisé. Un petit champ d'expériences a été établi encore à Santo Stefano d'Aspromonte (altitude 1,100 mètres) pour les plantes des montagnes.

La station a distribué aux particuliers, gratuitement ou à prix très réduits, des plants, des semences et des bulbes, plus de 5,000 roses, 17,000 géraniums, 1,200 tubéreuses, etc.

Enfin, par des conférences, des démonstrations, des publications, des participations aux expositions, elle fait de la propagande pour ces progrès nouveaux et ce n'est pas la partie la moins ardue de sa mission, car l'agriculteur, en tous lieux du monde, est misonéiste et routinier et, même lorsqu'on lui veut évidemment du bien, reste méfiant et réservé.

Il faut noter encore à Reggio un remarquable dispensaire antituberculeux, dû à la vigilance hygiénique du Mezzogiorno.

Un chiffre dira son importance et ses bienfaits : de 1921 à 1928 il a examiné 87,124 malades.

L'hydro-électrique de la Sila

Voici une œuvre grandiose d'une importance économique incalculable.

Un fleuve, le Neto, descendait des hauteurs de la Sila vers la mer Ionienne. Je suppose qu'il était, comme le sont tant d'autres cours d'eau en Calabre, composé surtout d'un large lit de pierres roulées, sous lequel passait, en temps normal, un timide filet d'eau. Suivant l'expression de Duruy, c'était un torrent qui coulait à sec. Mais à certains moments de l'année, il se gonflait brusquement, projetait des eaux impétueuses inutiles et dévastatrices. L'homme a changé tout cela.

On a barré le Neto et ses affluents dans leur course. Une digue massive, de trente-deux mètres de haut, a forcé l'onde d'un de ses affluents, l'Ampollino, à s'accumuler dans cette vallée et comme celle-ci ne contenait ni habitation, ni culture, ni site pittoresque, on a pu ainsi sans grand dommage former peu à peu un immense lac de onze kilomètres de longueur et d'un à deux de large. Profondeur : vingt-sept mètres. Nous avons été le voir. Il serait exagéré de dire qu'il est beau. Il en est par le monde de noirs, de bleus, de verts; celui-là (disons que le temps était couvert) nous est apparu sombre et sans grâce. Des arbres immergés et agonisants avaient un pauvre air de noyés. L'ensemble était plutôt triste comme une inondation. Au surplus, ce n'est pas la beauté de la nature qu'il faut admirer là, mais l'énergie des hommes qui l'ont vaincue.

Le barrage du Neto avec celui de ses deux affluents, l'Arvo et l'Ampollino, donne ainsi un réservoir d'eau colossal : 140 millions de mètres cubes, avec 1,000 mètres de chute, d'où la production d'une énorme quantité d'électricité.

Les travaux décidés par une loi de 1913 et exécutés après guerre par une société concessionnaire, furent inaugurés par le Roi le 31 juillet 1927. Des milliers d'ouvriers ont été occupés à ces travaux gigantesques et, à l'heure présente, on évalue à trois mille le nombre des travailleurs qui y trouvent à gagner leur vie.

Nous avons été reçus, près de San Giovanni in Fiore, par l'ingénieur Steiner, avec une cordialité rare. J'ai été vivement surpris et touché de l'attention qui lui avait fait hisser le pavillon belge. Il nous a conduits à la Centrale de Timpa-Grande et nous a donné des explications que mon incompetence technique rendait inaccessibles. J'ai été frappé de l'extrême propreté de ces installations et j'ai perçu la leçon morale que les exigences de l'industrie donnaient ainsi à cette population dont la propreté et l'hygiène n'ont pas été jusqu'à présent le grand souci.

Et j'ai admiré l'étonnant effort du génie humain qui a capté, dompté, soumis à sa loi les forces de la nature. Dans ces machines noires, grondaient, assouplies et domestiquées, de formidables et mystérieuses puissances qui s'en allaient dans toute l'Italie du Sud, à des centaines de kilomètres, porter la lumière et la force, pour soulager la peine des hommes et les aider à mieux vivre, ou l'eau elle-même pour irriguer et fertiliser les campagnes stériles.

Les bonifications agraires

Un jour que j'eus le plaisir de rencontrer, à Reggio, M. le Président de l'Association pour les intérêts du Midi, il eut l'obligeance de me demander mes impressions.

Je m'empressai de lui dire combien j'étais émerveillé des beautés du pays et admiratif de l'œuvre poursuivie par son association. Je continuai en lui signalant qu'il y aurait peut-être à tenter une récupération des terres cultivables sur les lits trop élargis des nombreux torrents qui descendent des montagnes vers la mer. J'avais, en effet, été frappé de la multiplicité des *fiumare* et de l'étendue occupée par leurs cailloux roulés. C'était presque en plaisantant que je lui faisais cette proposition de caractère chimérique; aussi je fus fort étonné lorsqu'il me répondit: « Nous y songeons, nous avons commencé déjà et nous attendons les plus grands résultats des entreprises en cours. »

Il faisait allusion, notamment, aux travaux effectués par le Mezzogiorno, aux environs de Reggio, à Ferruzzano. A dire vrai, ce fut plus un souci sanitaire qu'une ambition agricole qui les détermina. Ce pauvre village était décimé par les fièvres et, malgré un *ambulatorio* installé depuis 1923, la malaria y faisait de terribles ravages. Pas une maison n'en était préservée. On résolut alors de s'attaquer aux sources du mal, des mares stagnantes qu'on assécha par des canalisations et qu'on remblaya. L'entreprise coûta environ soixante mille liras, mais obtint un plein succès. Le mouvement des naissances, qui était devenu inférieur à celui des décès, a repris son cours normal, les cas de fièvre ont à peu près disparu, au point que l'*ambulatorio* a pu être transféré dans une localité plus voisine de la mer. En plus de ce résultat inespéré, plus de cinq mille mètres carrés étaient rendus à la culture. Ce n'est là qu'un exemple en petit — mais combien digne d'admiration — rendre la santé et la vie à toute une population — d'entreprises beaucoup plus considérables.

La bonification de Sibari, notamment, se propose d'améliorer, dans sa partie basse, le cours du fleuve Crati et, dans leur partie

haute, le bassin des fleuves Coscile, Esaro et Follone, ainsi qu'une dizaine de torrents voisins. Je m'y suis intéressé particulièrement, parce qu'en revenant de Rossano j'ai traversé au couchant toute cette plaine marécageuse et maudite dont la désolation va, dans quelques années, disparaître. Le plan approuvé en 1927 comprend des reboisements, des terrains agricoles, huit villages nouveaux, des routes muletières, etc. C'est une entreprise formidable pour laquelle on prévoit une dépense de 390 millions de lires, à laquelle travaillent déjà 2,500 ouvriers et qui ne se terminera qu'en dix ans au moins.

Encore une fois, l'homme ici dompte la nature, crée un visage nouveau, distribue la vie et la santé à des populations que la fièvre menace (on sait que ce côté de la Calabre, vers la mer Ionienne, est particulièrement malsain), rend à l'agriculture des terres qui furent, dans l'antiquité, parmi les plus fertiles du monde.

En cet endroit, l'intérêt sanitaire et agricole se complique d'un puissant intérêt historique et archéologique.

Sybaris ! Le charme doux de ce nom évoque puissance, richesse, splendeur et raffinement d'un luxe inoui ; et, après avoir si prodigieusement brillé dans l'Histoire, on ne sait même plus aujourd'hui où se trouvent ses ruines. Il n'y a plus même de ruines apparentes et l'on cherche en vain entre le Coscile et le Crati où fut la fastueuse cité.

Colonie grecque vers le VIII^e siècle avant Jésus-Christ, elle parvint en moins d'un siècle à une importance extraordinaire au point de pouvoir lever une armée de 300,000 hommes et d'avoir une cavalerie de 5,000 cavaliers. Ce qu'il fallut d'énergie — secondée par la chance — pour en arriver là, Lenormant l'a souligné, rendant justice ainsi aux premières générations de ce peuple qu'on représente comme le plus efféminé de tous.

« Pour avoir, en cent ans, accompli les vastes travaux d'assai-

nissement qui permirent à une population, exceptionnellement nombreuse, de vivre sans être décimée par la fièvre sur le terrain bas et marécageux qui servait d'assiette à la ville; créé les routes à travers les montagnes qui permettaient le transbordement des marchandises d'une mer à l'autre; fondé tant de colonies florissantes; étendu la domination de leur cité sur une aussi vaste superficie de territoire; fait de cette cité le centre et l'entrepôt d'un immense commerce; pour avoir réalisé d'aussi grandes choses en si peu de temps, il faut que les Sybarites n'aient pas été toujours le peuple perdu de mollesse, efféminé, sans vigueur, dont le nom suffit à éveiller l'idée. Dans le premier siècle de son existence, Sybaris eut son âge héroïque, sa période d'énergie et d'activité. Mais elle n'eut pas toutes les vertus suffisantes pour supporter tant de prospérité. C'est le développement trop grand, et surtout trop rapide, de sa richesse et de sa puissance qui la perdit, en la faisant tomber dans les derniers excès du luxe, de l'amollissement et de la corruption des mœurs. »

Sur cette opulence, les historiens de l'antiquité donnent des détails fabuleux. L'un après l'autre, leur vertu austère s'indigne avec des accents furieux. Peut-être, s'est-il mêlé dans leurs récits un peu de littérature et beaucoup d'exagération. Néanmoins, certains détails paraissent typiques : par exemple le manteau qu'un Sybarite de marque, Alcisthène, s'était fait confectionner et broder en Asie Mineure et dans lequel il se montra à Crotona, à la procession de Héra Lacinia. Les descriptions qu'on en donne sont trop précises et correspondent trop aux décorations de vases pour être inventées. Un siècle après, il fut vendu par les Crotoniates vainqueurs aux Carthaginois, pour une somme qui ferait aujourd'hui plus de 20 millions de francs français !

Le luxe des banquets correspondait à ce luxe de toilette. Les

Sybarites décernaient des couronnes d'or aux cuisiniers qui avaient fait preuve de talent. Mieux : qui avait inventé un plat était seul autorisé à le reproduire.

Les mœurs étaient très libres et leur respect des dieux, très libre aussi, d'où l'accusation d'impiété.

La grande ville voisine était Crotone. Des difficultés surgirent entre ces rivales et, après des incidents qui montrent que la plus sauvage cruauté peut se concilier avec la civilisation la plus voluptueuse, tel le massacre des ambassadeurs crotoniates, la guerre fut déclarée (510 avant Jésus-Christ). Elle fut d'extermination. Les Crotoniates vainqueurs déportèrent la population survivante et, ayant ainsi vidé la ville, la rasèrent complètement avec des imprécations terribles contre quiconque tenterait de la reconstruire.

Ainsi disparut, pour ne laisser qu'une trace éblouie dans la mémoire des hommes, l'une des cités sur lesquelles pouvait s'appuyer la conquête grecque dans l'Italie méridionale.

A la recherche de Sybaris, tel est le titre d'un ouvrage que vient de publier M. Galli, sous le patronage de la Magna Grecia. Peut-être la trouvera-t-on, la ville mystérieuse, au cours des travaux de bonification ?

L'ouvrage de M. Galli témoigne des travaux que la jeune Société Magna Grecia a poursuivis là, comme à Hipponion, à Himéra, à Metaponto, à Tarente, etc., et tout fait prévoir qu'elle sera soutenue par l'Association Internationale des Etudes méditerranéennes.

L'effort intellectuel

Quelle que soit, pour l'avenir, l'importance de l'effort économique, il ne peut faire oublier la nécessité d'un effort intellectuel parallèle. « *Quando uno popolo non vive et non lotta che*

per il pane, finisce par perdere anche quello », disait Sonnino. Et avec raison. Toute amélioration économique crée des besoins nouveaux de l'esprit; tout accroissement de bien-être a pour conséquence plus d'instruction. Dans le passé, ce sont les époques prospères qui ont été éclairées et ennoblies par la science et par l'art. Ce phénomène est fatal; il importe pourtant que son évolution soit stimulée, encouragée, facilitée.

Or, dans un pays agricole, on peut décréter l'instruction primaire obligatoire, il sera toujours bien malaisé de faire de cette obligation une réalité.

Dès que le garçon ou la fillette sont sortis de la première enfance, ils peuvent rendre aux parents mille menus services et, si ceux-ci doivent s'en priver pour la fréquentation de l'école, ce sera toujours avec mauvaise humeur. Tout en aimant leur progéniture, les paysans, par incompréhension, sacrifient l'avenir des petits à leurs besoins immédiats. La garde des troupeaux, la récolte des olives, la fenaison sont autrement pressantes que les heures scolaires.

La Calabre ne pouvait échapper à ces conditions générales.

Alors que, dans tous les pays, une opinion publique soutient et encourage plus ou moins l'effort scolaire, la population y était hostile ou indifférente. J'extrais du rapport d'un inspecteur de Reggio ces constatations désolantes : « Il semble que souvent les autorités communales ne voient pas l'école d'un bon œil. Leur confiance et leur bienveillance ne sont pas acquises aux instituteurs. Les enfants viennent nombreux à l'école les jours de pluie, si toutefois l'abondance de la pluie n'en rend pas l'accès difficile, mais quand il fait du soleil, ils sont au service des parents ou du maître. Trente pour cent seulement des inscrits fréquentent l'école régulièrement. On a l'impression que, pour la majorité des communes, l'action éducative des écoles ne compte pour rien. Les maîtres abandonnés à eux-

mêmes passent tristement leur vie dans un milieu défiant et apathique. » Ce rapport est de 1924; les choses ont-elles beaucoup changé depuis ?

Des constatations analogues pourraient se faire dans les régions agricoles ou forestières de toutes les nations, mais en Calabre, la situation était encore aggravée par la pauvreté et par les tremblements de terre; tandis que le Nord de l'Italie se développait selon une prospérité ascendante, le Mezzogiorno (Midi) était encore misère et ruines. Vingt ans après la catastrophe dite de Messine, les écoles sont encore dans la situation la plus lamentable. Il y en a dans des baraquements provisoires, à demi pourris, dont les fissures laissent passer le vent et la pluie; il y en a dans des abris sans air et sans lumière, parfois sans fenêtres ou avec des fenêtres sans vitres; il y en a dont la saleté est immonde et remplies de la fétide odeur des porcheries; dans ce délabrement invraisemblable, pas de matériel didactique, des bancs, des chaises ou des tables vétustes; rien naturellement pour orner et embellir l'école, pour instruire par les yeux. En 1925, M. U. Zanotti-Bianco crut devoir pousser un cri d'alarme et publia *Il martirio della Scuola in Calabria*, (chez l'éditeur Valecchi, à Florence); ce livre dut faire une grande impression chez les âmes généreuses. Mais — à ce que me disait un inspecteur — bien peu de progrès ont été accomplis depuis ce temps-là.

Les œuvres du « Mezzogiorno »

Je dis Mezzogiorno pour abréger. Il s'agit, en réalité, de l'*Associazione per gli interessi del Mezzogiorno*. Cette association fut fondée en 1910 et a son siège en un palais romain :

Palazzo Taverna, via Monte Giordano. Elle eût manqué à son programme si elle avait été insensible à la grande pitié des écoles de Calabre. M. Umb. Zanotti-Bianco en est l'âme animatrice depuis plusieurs années. Il voulut, aux écrits et aux paroles sans lendemain, opposer l'action et sous son impulsion et celle de ses amis, notamment de M. Gaetano Piacentini, une série d'œuvres furent fondées en Calabre. Nous avons eu, naturellement, l'occasion d'en voir quelques-unes au cours de notre randonnée.

Afin de ne pas empiéter sur les attributions officielles, le Mezzogiorno s'est attaché à créer des *Asili dei Bambini*, qui n'existaient nulle part. Ce ne sont pas à proprement parler des écoles, mais des établissements qu'on appellerait, en Belgique, écoles gardiennes, Froebel ou jardins d'enfants. Les enfants qui y sont admis sont d'âge préscolaire, de trois à six ans, garçons ou fillettes. Les maîtresses, indifféremment laïques ou religieuses, n'y enseignent rien d'autorité. Elles se bornent à surveiller, à diriger des jeux éducatifs que les enfants choisissent à leur gré, selon la méthode Montessori. Indirectement, elles font prendre à ces bambins des habitudes scolaires; ils apprennent inconsciemment la civilité et la propreté.

Juste inspiration : si l'on veut élever la population, il convient de commencer par les tout petits ; c'est ainsi qu'avec persévérance et lenteur on peut préparer l'avenir.

Nous avons visité les asiles de Villa San Giovanni, de Scilla, de Melicuccà, de Seminara, de Bruzzano, de Ferruzzano et d'Acri. Partout l'ordre, une extrême propreté, une bienveillance familiale à l'égard des enfants, tout le matériel didactique qu'implique l'ingénieux système Montessori, aux murs des images d'art, des photographies de tableaux, et le portrait du prince Umberto et de la princesse Marie-José, qui a accordé son patronage à l'Association.

A Scilla, une plaque de marbre — une de ces *lapidi* dont les Italiens sont prodigues — commémore un don américain. Il fut fait pour *il trionfo della libertà et del diritto*. C'était en 1918. *Libertà!* mot magique pour lequel tant d'Italiens du passé ont bravé l'exil, la prison et la mort.

A Ferruzzano, nous fut offert le plus charmant des spectacles : le déjeuner des mioches, en plein air, dans le soleil, au milieu d'un paysage splendide. Je me souviens d'un acacia en fleurs et de roses parfumées. Sur la terrasse, petites tables et petits escabeaux de bois. Mêlés, les fillettes avec un grand tablier rose, et les garçons avec un tablier bleu, tous ces gosses disent la joie de vivre. Chacun a sa petite serviette, marquée par lui-même d'un signe à son choix et qu'ils vont chercher spontanément sans disputes. Petites têtes rasées, yeux noirs, air de santé. Cela a la fraîcheur du tableau de Van de Woestyne. Leur nourriture est une sorte de macaroni, à discrétion. Une des grandes sert ses petits camarades et ceux qui n'en ont pas à leur appétit viennent en reprendre à volonté, tout cela sans cris, ni querelles, ni désordre, l'institutrice n'étant là que pour le cas où son intervention deviendrait nécessaire. Puis, quelques exercices gymnastiques, très simples, des chants et des jeux libres. Quand on compare aux taudis dans lesquels vivent les parents, le contraste est saisissant et ouvre des espérances.

Mais l'action du Mezzogiorno ne s'arrête pas à ces asiles. A Reggio, elle a installé une sorte d'école ménagère où les jeunes filles (quatre-vingt-dix dirigées par cinq sœurs salésiennes) viennent apprendre à coudre, à couper, à broder.

Et la santé n'étant pas moins précieuse que l'instruction, il y a à Reggio une clinique diagnostique, fort bien installée, à Santo Stefano d'Aspromonte un sanatorium pour enfants disposés à la tuberculose; à Santa Caterina un sanatorium antimalarique; à Bruzzano, un *ambulatorio* antimalarique. Entre Bruzzano et

Ferruzzano, le Mezzogiorno a fait des travaux d'assainissement qui ont vaincu la fièvre malfaisante.

Notre réception à Bruzzano prit des proportions triomphales. Tout le village se groupa autour de l'auto et, quand nous en descendîmes, une série de murmures flatteurs nous souhaitèrent la bienvenue. Des pétales de roses furent jetés sur les dames. Quand j'entrai dans l'*ambulatorio*, une vieille servante mit un genou en terre pour me baiser la main. J'avoue que ces marques orientales de vénération me causèrent plus de gêne que de plaisir. J'eus l'explication de cet enthousiasme populaire quand j'appris que le bruit s'était répandu que nous étions Belges; la foule nous associait confusément à Marie-José. Il fallut accepter un café excellent.

On multiplia les attentions. Comme nous avions remarqué, en tenture contre un mur, une de ces couvertures brodées, on nous apporta toutes celles du village, non pour les vendre, mais pour le plaisir de nous faire plaisir. Comme nous nous étions extasiés sur la variété de ces dessins byzantins, une des tisseuses demanda notre adresse pour nous en broder une, et marquer ainsi la reconnaissance que méritait notre visite.

Notons que cet art populaire des couvertures brodées est menacé de disparition; aussi, pour le maintenir autant que possible, le Mezzogiorno a un petit atelier-école à Cosenza, où l'on s'efforce de conserver les colorations végétales et les dessins anciens.

La plus importante, la plus sympathique aussi de ces installations est le sanatorium de Santo Stefano d'Aspromonte. Elle est dédiée au premier président de l'Association, le sénateur Franchetti dont le médaillon orne la fontaine. Pratiquement, elle a été ordonnée par MM. Zanotti-Bianco et Piacentini, qui poussaient le dévouement jusqu'à y travailler de leurs mains. La chapelle, avec son grand rideau jaune que traverse le soleil, der-

rière l'autel, ses sobres ornements robbiens et les mots de saint Paul en bronze doré tout autour, est une véritable œuvre d'art. On devine, d'ailleurs, dans les moindres détails, la direction d'hommes de goût pour qui la culture esthétique est inséparable de la bienfaisance sociale.

La colonie date de 1923. Elle a été bien conçue et comprend, dans cet air pur et salubre de la montagne de Santo Stefano, qui est à peine à mille mètres d'altitude, six pavillons disposés dans une forêt de châtaigniers, école, salles de jeu, vérandah, dortoir, réfectoire, cuisines, bains-douches, logement des religieuses, infirmerie et local d'isolement.

Au cours d'une période de trois années (26-28), la colonie a compté 39,858 présences d'enfants.

Telles sont les quelques manifestations de l'Association qu'il nous a été donné de voir, mais ce n'est là qu'une toute petite partie d'une œuvre immense et peut-être voudra-t-on quelques détails complémentaires sur cet extraordinaire effort.

En 1909, quelques jeunes gens du Nord de l'Italie, accourus en Calabre pour porter secours aux populations que venait de frapper le terrible tremblement de terre du 28 décembre 1908, demeurèrent si troublés en voyant les tristes conditions de la vie dans cette partie de l'Italie qu'ils ne connaissaient pas qu'après s'être consacrés, pendant quelque temps, à étudier les causes des phénomènes qui les avaient le plus impressionnés, ils décidèrent de constituer une organisation qui, non seulement cherchât à maintenir vivant, par une action méthodique, cet élan de solidarité qui s'était manifesté à l'occasion de la récente tragédie, mais encore eût pour but de susciter, de stimuler les énergies locales, sans le concours desquelles il était vain d'espérer que ces régions pussent jamais se relever.

A l'enthousiasme de ces jeunes gens, que le mouvement religieux qui, à cette époque, soulevait l'Europe, avait entraîné

vers la sincérité de l'action, répondirent des hommes qui avaient voué toute leur vie au problème méridional : Pasquale Villari, Leopoldo Franchetti, Giustino Fortunato, et des hommes qui avaient beaucoup fait pour le progrès moral et économique du pays : Antonio Fogazzaro, Luigi Bodio, Pietro Bertolini, Bonaldo Stinger, Giuseppe Lombardo-Radice.

C'est ainsi qu'en 1910 se fonda cette *Associazione Nazionale per gli Interessi del Mezzogiorno d'Italia* qui, aujourd'hui, est l'une des plus puissantes organisations privées de l'Italie.

Et c'était véritablement une *vita nuova* que ces jeunes gens apportaient avec eux, dans cette action rationnelle en face des problèmes de culture et d'éducation qu'ils s'efforçaient de résoudre en harmonie avec les problèmes économiques et sociaux, jaloux de leur indépendance et se tenant résolument en dehors des luttes de personnalités et de partis, — dans cette conquête, par la seule force morale, de la confiance des populations promptes à leur attribuer tous les mobiles, sauf le désintéressement personnel et le souci de l'intérêt supérieur de la patrie.

Dans le domaine de l'instruction et de l'éducation populaires l'Association pourvut au cours de ces années à la création et à l'administration de quelques asiles d'enfants, constitués en partie par des Comités de secours, mais privés de moyens pour fonctionner; institua et enrichit de nombreuses bibliothèques populaires; fonda des universités populaires, des cours pour les instituteurs, et une école spécialisée pour les ouvriers de l'Arsenal de Tarente. Dans le domaine social et économique elle constitua tout le long de la côte de la mer Tyrrhénienne et de la mer Ionienne, de Naples à Tarente, une série de coopératives pour les pêcheurs, avec magasins de vente, parfois avec des écoles pour les illettrés; créa un bureau de vérification des comptes non seulement pour ces coopératives, mais encore pour

toutes les sociétés d'assurances mutuelles, concernant le bétail, de la Calabre et de la Basilicate, et pour d'autres coopératives paysannes; enfin favorisa l'exportation de certains produits agricoles en envoyant à ses frais des ouvriers spécialisés pour aider dans leur travail les petits propriétaires, et améliorer la production.

Bien que presque tout entier le groupe d'action fût parti pour le front, le dévouement ardent du vieux président, du petit nombre de ceux qui restaient, et de ceux qu'une blessure retenait pour quelque temps loin de la zone de la guerre, permit à l'Association, précisément à cette époque, d'élargir son activité, collaborant avec des fondations nationales et étrangères, comme le Comité industriel pour les Orphelins de la Guerre et la Croix-Rouge américaine, qui, par de généreuses contributions, lui donnèrent moyen, en même temps qu'elle renforçait et agrandissait les anciennes, de jeter les bases d'institutions nouvelles.

Toutes ces œuvres faisaient d'autant plus désirer l'intervention de l'Association dans le domaine particulier de l'Ecole, par la création d'écoles du jour et du soir sur le modèle de celles qui existaient déjà dans la campagne romaine.

L'Association avait déjà alloué les fonds nécessaires aux premières expériences, quand le gouvernement, par la loi de 1921, lui délégua la mission d'ouvrir, en Calabre, en Basilicate, en Sicile et en Sardaigne, des écoles pour les illettrés.

La grandiose expérience qui conduisit l'Association à créer dans ces régions un réseau de près de deux mille écoles lui permit de dégager, même dans le domaine de l'instruction populaire, des directives nouvelles et pratiques (livres de lectures régionales mélangés de dialecte et d'italien, avec des sujets et des problèmes de caractère régional pour commencer; étude, avec exemples concrets, des lois intéressant les paysans et tous ceux qui fréquentaient ses écoles), qui furent adoptées par les

autres organisations pour les écoles populaires, et en grande partie intégrées dans la nouvelle grande Réforme de l'Enseignement primaire italien. Toutefois le caractère de plus en plus vaste et bureaucratique de l'administration dans cette branche de son activité, et surtout la promulgation de lois nouvelles restreignant l'autonomie des associations déléguées, autonomie qui, en ce genre d'initiative, est d'importance capitale, amenèrent l'Association pour le Mezzogiorno, qui en ces dernières années s'était consacrée aussi à la construction d'écoles rurales, à renoncer, au début de 1928, à la gestion de toutes ses écoles.

Elle n'a conservé que quelques écoles, d'un type spécial, où elle pouvait garder l'autonomie de direction, et s'est occupée avec des ressources sans cesse croissantes d'améliorer et d'intensifier ses autres œuvres dans le domaine de l'éducation enfantine, de l'instruction populaire et professionnelle, de l'hygiène et des petites industries.

Magna Grecia

Si le « Mezzogiorno » va au peuple, il s'adresse aussi à l'élite. La Società Magna Grecia, qui eût réjoui Lenormant, est une réunion d'historiens, d'archéologues, d'artistes et d'écrivains qui se constitua vers 1921 (rattachée par un lien personnel au Mezzogiorno) dans le but d'éclaircir tant de problèmes encore obscurs se rapportant à la colonisation grecque dans le Midi de l'Italie et en Sicile. Étonnante civilisation que celle de ces premiers siècles avant Jésus-Christ, étonnamment parfaite qui remplaça les Sicules, lesquels avaient sans doute remplacé eux-mêmes des populations indigènes primitives dont on ne sait pas le nom. Que de fouilles à faire encore et d'études à poursuivre; nous n'avons souvent que des lueurs incertaines, mais les mon-

naies (Héraclée, Metaponto, Taranto, Hipponion, Crotone et tant d'autres) suffisent pour nous démontrer le niveau très élevé de cette grande Grèce.

La Société a pour but de stimuler les fouilles (et je suis persuadé comme elle que le sous-sol de la Calabre — ou plus exactement de l'ancien Brutium — révélera encore de précieuses découvertes) et de promouvoir les explications des savants. Elle publie chaque année, sous la direction autorisée du sénateur P. Orsi, des actes et mémoires joliment illustrés.

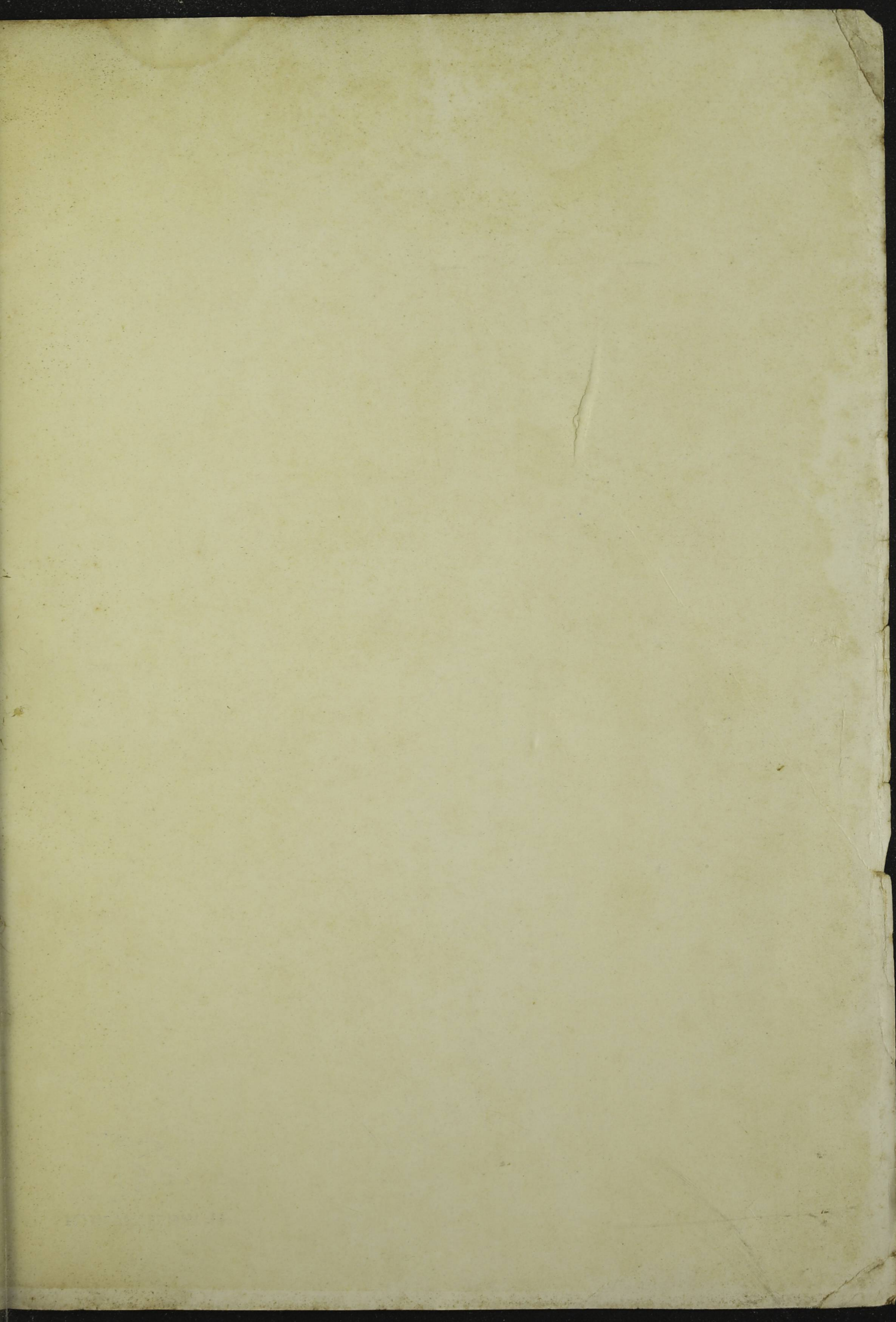
Dans les annales de 1928, M. P. Orsi a dressé la bibliographie des années 1926 et 1927. J'y compte cent vingt-six titres. Il eût évidemment fallu lire tout cela pour ajouter un peu d'érudition à mon plaisir. Mais cela et tout l'antérieur, c'est vraiment trop, et je n'en parle que dans l'espoir qu'un lecteur, ayant plus de loisir que moi, aura un jour l'envie de rectifier ce que ces impressions personnelles, trop rapides, ont d'erroné et d'incomplet.

Ajoutons qu'une action plus considérable vient amplifier les efforts de Magna Grecia. Il s'est constitué à Rome, en juin 1929, à l'initiative du comte Costantini, une Association Internationale pour les Etudes méditerranéennes — siège social, Villa Celimontana. Son programme est évidemment beaucoup plus ample, mais il est permis d'espérer que les fouilles de Calabre y seront comprises et que la nouvelle association pourra s'entendre avec Magna Grecia et l'aider au besoin.

TABLE

Un jour, je voyageais en Calabre	9
I. - Un beau pays trop peu connu	13
II. - Décors	25
III. - Les villes et les œuvres d'art	47
IV. - L'essor actuel.	71







M. WEISSENBRUCH